



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

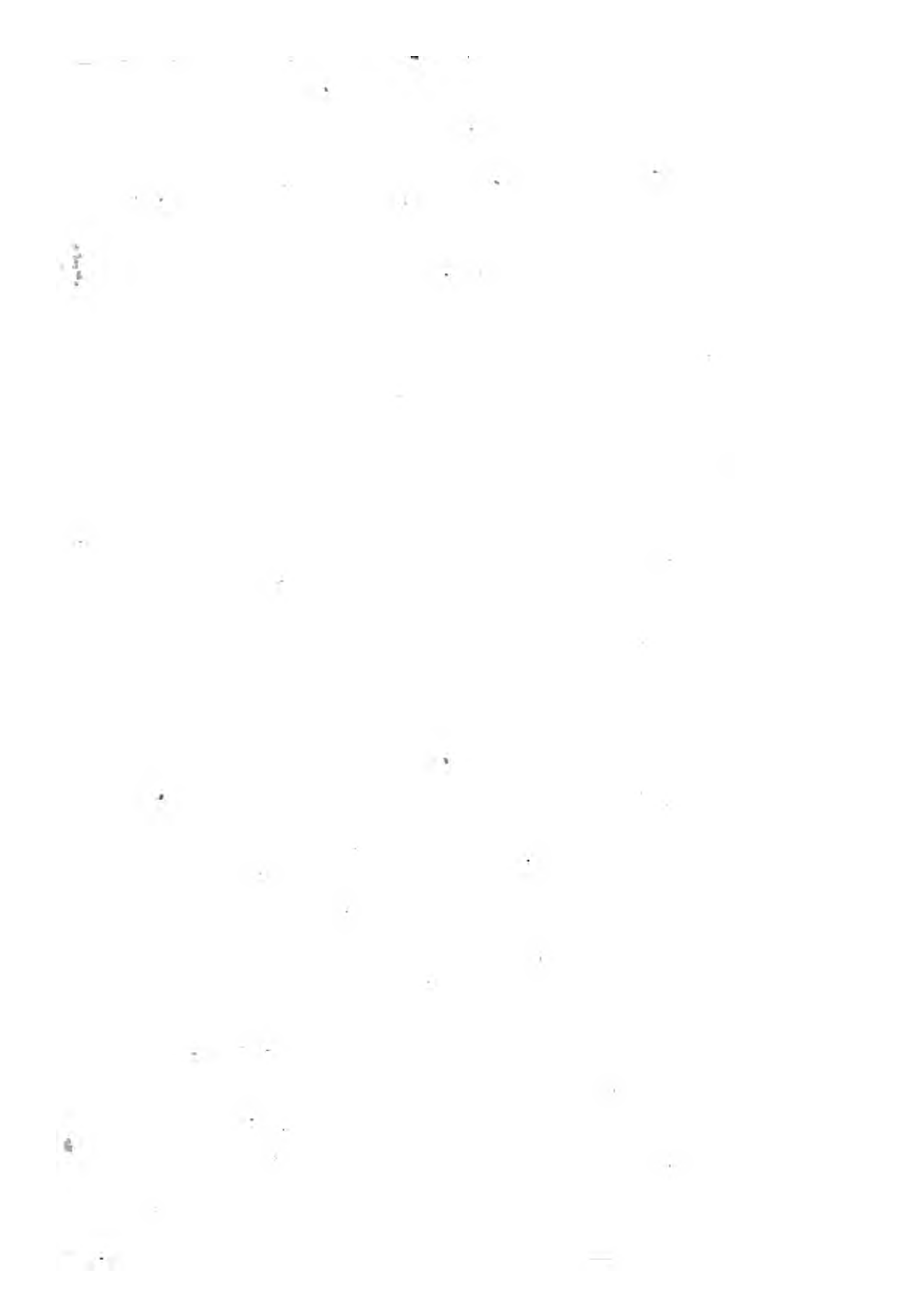
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

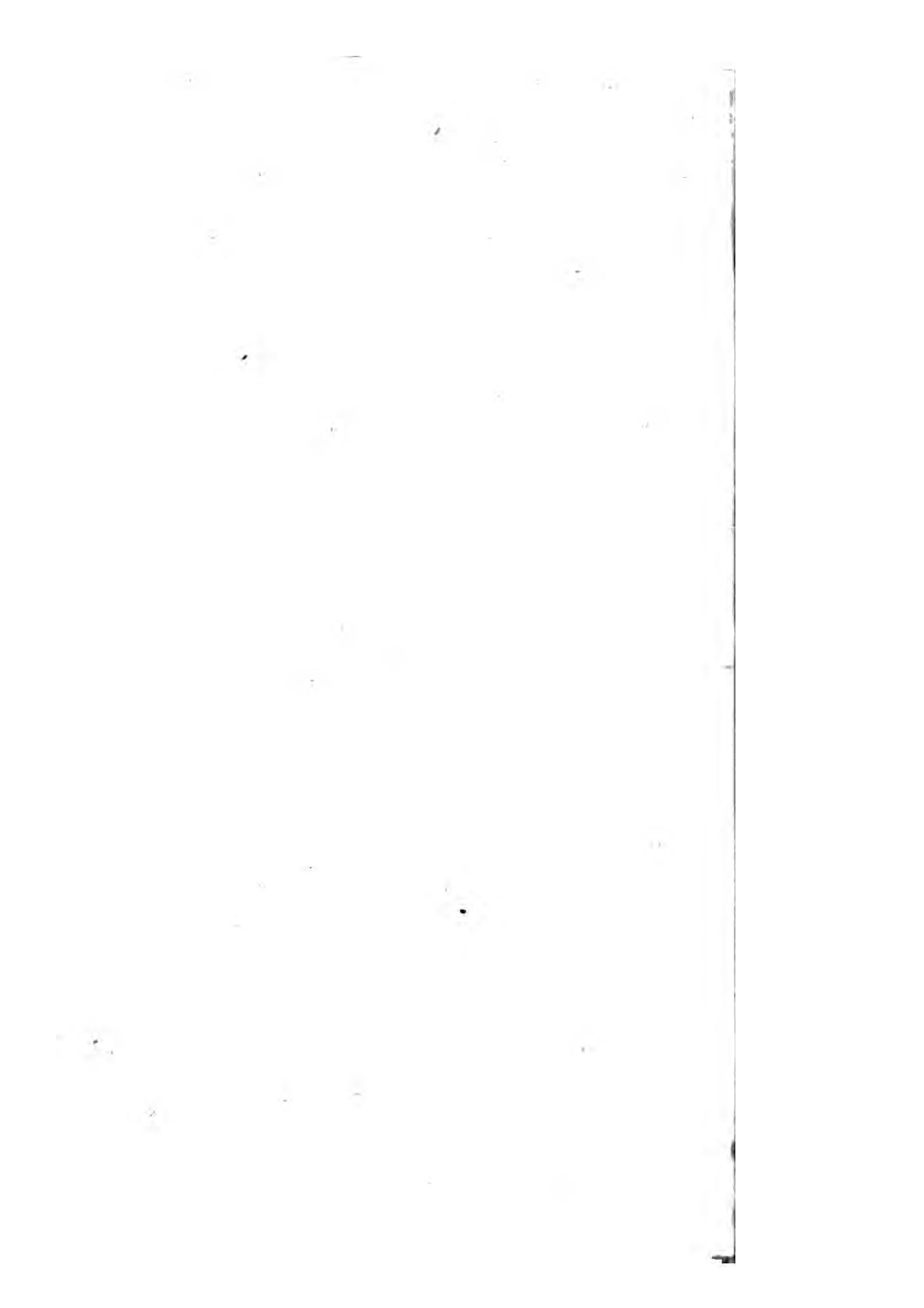


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.









Anni Callings Smith

É M I L I E

DE VARMONT,

OU

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

ET LES AMOURS

DU CURÉ SÉVIN,

*Par l'Auteur de FAUBLAS.*

PRIX 3 LIVRES 12 SOUS.

---

T O M E T R O I S I E M E.

---

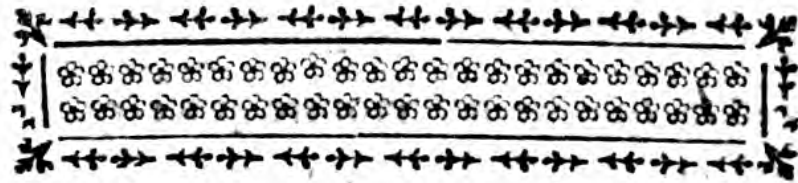
A P A R I S,

Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré,  
vis à vis la Barriere des Sergens,  
Et chez les Marchands de nouveautés.

---

1 7 9 1.





# ÉMILIE DE VARMONT,

O U

LE DIVORCE NÉCESSAIRE,

E T

LES AMOURS DU CURÉ SÉVIN.



ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Le 16 Août 1782, minuit.

**C'**EN est fait ! c'en est fait ! je ne dois plus espérer de trouver le bonheur sur la terre. Que dis-je ! j'y chercherois en vain le repos. En quelque lieu que la paix habite, il

*Tome III.*

A



suffira que je me montre pour qu'elle disparoisse. L'infortune qui me poursuit constamment, s'attache encore à tout ce qui m'entourne. Malheur, malheur à quiconque, attiré vers moi par un penchant fatal, oseroit en quelque sorte associer ses destinées aux miennes ! il deviendroit bientôt l'objet de la pitié générale, & mon sort n'en seroit que plus déplorable.

Avant que je vinsse troubler sa retraite, M. Sévin y rencontroit quelques douceurs. Depuis que j'habite ces lieux, leur malheureux maître n'a plus de beaux jours. A mon aspect, les tranquilles plaisirs ont fui pour jamais. Mon oncle ne peut déjà plus se livrer à ces soins domestiques, dont il se faisoit un délassement plutôt qu'un travail. Son jardin n'est plus cultivé ; ses oiseaux chéris languissent en attendant leur nourriture. Lui-même il dé-

périt ; il se consume ; sa jeunesse, usée par les chagrins, s'avance rapidement vers son terme. Enfin, ses devoirs sacrés, les plus saintes fonctions de son ministère, lui deviennent insupportables : je le vois porter jusqu'à l'autel ses tristes rêveries, ses distractions profondes, ses pleurs amers, son désespoir.

Et moi, Dorothee, moi l'auteur de tant de maux, penses-tu que j'en puisse demeurer spectateur indifférent ? Va, mon cœur navré de tristesse est fermé désormais à toute espèce de consolation.

Mais, d'ailleurs, que sont-elles devenues les consolations qui pouvoient me rester ? M. Dolerval m'a paru ces jours derniers tout aussi malheureux que mon oncle. Il a, comme celui-ci, l'air toujours inquiet, toujours péniblement préoccupé. Je trouve qu'il

change à vue d'œil. Sa figure pâle, décolorée, ne conserve point toute entière cette grande douceur qui faisoit sa beauté principale : on y remarque la trace des soucis rongeurs. Ses yeux aussi, ses yeux rouges & fatigués, ne brillent que rarement du feu qui les animoit. Sa voix même est continuellement altérée. Quelquefois, dans un trouble extrême, il paroît vouloir nous confier un douloureux secret ; néanmoins je ne fais quelle défiance aussitôt l'arrête : il ne s'explique jamais que par des soupirs mal étouffés.

Au reste, si M. Sévin ne redoute pas cette confiance, par quelle inconcevable fatalité s'avise-t-il donc de tous les moyens propres à l'empêcher ? Mon oncle, je crois te l'avoir déjà dit, me laisse à peine le temps de saluer son ami. Ce n'est plus la muti-

que qui s'oppose à nos entretiens : on met un livre entre les mains de M. Dolerval , dès qu'il arrive. Et quel livre ! l'auteur s'efforce de prouver que le vil intérêt personnel est l'unique mobile de nos actions ; que par conséquent il y a bien peu de vertus sur la terre : point de tendresse filiale , par exemple , point d'affection fraternelle , point d'amour fidele & désintéressé ; pas même d'amitié véritable ! Eh mais ! quand tout cela seroit incontestable , à quoi bon présenter aux hommes ce hideux tableau de leur difformité ? je fais bien , quant à moi , que ce vilain livre me flétrit l'ame ; il me consterne , il me dégoûte , il me jette dans un absolu découragement de moi-même. Et vous , mon oncle , il faut que vos chagrins aient prodigieusement altéré la bonté naturelle de votre caractère , pour que déjà vous

vous plaissez à cette lecture, & surtout pour que vous vous obstiniez à nous en affliger tous les jours. Ne sens-tu pas, Dorothee, que cet affreux système, s'il pouvoit être goûté, nous feroit détester l'humanité toute entière ? Hélas ! point d'amour fidele & défintéressé ! cela n'est-il pas horrible à penser, ma sœur ?

Pas même d'amitié véritable ! je serois tentée de croire à cet odieux principe, si tout ce que je vois ici pouvoit durer long-temps encore. L'un des deux amis oublie trop souvent ce qu'il doit à l'autre, de bienveillance & d'égards ; M. Sévin ne parle plus à ce jeune homme qu'avec une impatience mal déguisée, & quelquefois d'un ton d'aigreur vraiment insoutenable. Ce qui m'étonne bien davantage, c'est que M. Dolerval lui-même se livre à des mouvemens d'humeur

assez fréquens. L'autre soir..... Non, Dorothee ; c'étoit hier. Il me semble qu'il y a déjà plusieurs siècles. Hier au soir, M. Dolerval, apparemment excédé comme moi de cette lecture, jette le livre, d'un air un peu brusque, il est vrai ; mais aussitôt confus de cette inconvenance, il s'accoude sur la table, couvre son visage de ses mains, & reste quelques minutes dans cette attitude humiliée. Ma sœur, je voyois sa poitrine s'élever & s'abaisser par des mouvemens très-promptes & très-inégaux ; j'appercevois quelques larmes entre ses doigts ; mon cœur en étoit prodigieusement ému, je l'avoue. Mon oncle, qui nous observoit en silence, se leve alors, & d'un ton douloureux, mais qui cette fois n'avoit rien d'offensant : *convenez-en, dit-il à son ami, l'étrange figure que tous deux nous faisons ici ; ne doit pas beau-*

*coup amuser ma niece. — Ce que vous avez la modestie d'avancer collectivement, il faut, je le sens bien, le prendre uniquement pour moi, s'est écrié le jeune homme : ah si j'avois le courage de rester chez moi pour y cacher ma faiblesse, vous l'aimeriez mieux, sans doute. Sans doute il vous paroîtroit plus commode que votre ami, témoin tranquille de votre bonheur, ne vint jamais l'empoisonner d'aucune inquiétude. — Quoi ! de l'ironie ! a répondu mon oncle avec amertume. A votre place, Dolerval, si je pensois ce que vous osez dire, je serois du moins assez généreux pour avoir le courage dont vous me parlez. — Voilà le conseil que depuis quelque temps j'attendois, a répliqué M. Dolerval à son tour fort agité ; je ferai, n'en doutez pas, mes efforts pour le suivre. Il s'éloignoit ; mais il s'est un moment arrêté pour me regarder en-*

*ou le divorce nécessaire.* 9

core , & c'est alors qu'il a proféré ces mots où mon oncle a cru voir un outrage pour Juliette & pour lui , mais où je ne trouve , moi , qu'une obscurité singulière , dont je puis être inquiète & non pas fâchée : *Assurément, Monsieur, vous êtes très-heureux de posséder chez vous Mademoiselle ; mais jamais, & vous m'en arrachez l'aveu, jamais je n'aurois pensé que vous aussi vous dussiez un jour avoir une niece.*

Aussi-tôt il est parti ; nous ne l'avons pas vu ce soir ; il y a vingt quatre mortelles heures qu'il n'est venu.

Je vois qu'il conservera le ressentiment de cette dernière querelle ; & mon oncle , non moins coupable , qui s'obstine à trouver une insulte dans des paroles purement énigmatiques , mon oncle proteste que cette fois il ne l'ira pas chercher. Quoi ! pas même d'amitié véritable ! cependant mon



oncle a-t-il si grand tort ? Que venoit-il faire chez nous ce cruel jeune homme ? ou de quelle étrange manière s'y comportoit-il ? Pourquoi veut-il , s'il est marié , troubler notre repos ? Et s'il ne l'est pas , de quoi peut-il tant s'affliger ? Comment peut-il me donner à moi-même de si grands chagrins ? Il y a vingt-quatre heures que je ne l'ai vu !

Allons , mes yeux s'ouvrent... bien tard ; mais je ne les fermerai plus. Ce parti si cruel , qui me sembloit impraticable , c'est le seul qui me reste ! Il faut fuir , il faut aller... n'importe en quel endroit , pourvu que ce soit loin , très-loin de ces lieux où ma présence fait le malheur de tout le monde. Encore quelques jours , aussi longs , aussi tristes que celui-ci ! Encore quelques jours , & j'en aurai le courage. Oui , je déserterai cet asyle , impuissant

contre les passions ; mais je me garderai bien de me fixer dans aucun autre, quelque sûr qu'il puisse me paroître. Ses paisibles habitans ressentiroient bientôt la terrible influence de l'étoile qui me poursuit ! Oui, m'y voilà déterminée : je promènerai de village en village mon existence vagabonde. Je ne m'arrêterai quelque part qu'autant qu'il le faudra pour y gagner, du travail de mes mains, la subsistance d'une journée ; & les heures de mon oisiveté misérable, je les passerai dans la solitude des bois les plus sombres. Ainsi mon sort me deviendra plus supportable : j'aurai du moins la consolation d'être seule à plaindre. Oh ! combien je le suis ! Il y a vingt-quatre heures que je ne l'ai vu !

---

## LA MÊME A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 17 Août 1782

EN vérité je n'existe que pour trouver à chaque instant des sujets de surprise. Heureusement ils sont quelquefois de nature à me soutenir, à me consoler, à me rendre un rayon d'espérance.

Tantôt d'assez bonne heure il arrive; mais il n'est pas seul, il vient avec... non, mes yeux ne m'avoient pas trompée! Non, ce n'étoit point un jeu de mon imagination, cette ressemblance entre une inconnue & ce jeune homme. Elle existe cette femme! Elle existe telle en effet que j'avois cru l'entrevoir. Aujourd'hui, du plus loin que je l'apperçois, je la peux reconnoître. Je me rappelle trop bien en quel temps, en quel lieu, dans quelle attitude

attitude je l'ai vue pour la première fois. Quoi ! son barbare époux l'amène jusqu'ici pour me braver ? Il ose ainsi venir insulter à mes douleurs , le perfide !

Mon cœur venoit de se ferrer. Je me sentoïis atteinte du plus violent dépit. Juge quelle joie succède à ce moment d'anxiété ! M. Sévin court , avec tous les signes d'une vive satisfaction , au-devant de celle qui vient nous visiter ; & dans son transport : Enfin , s'écrie-t-il , c'est Madame ! ... Il la nomme , Dorothée. Il nomme quelqu'un... que M. Dolerval chérit sans doute , mais qu'il peut chérir sans offenser personne ; quelqu'un que tout le bien qu'il m'en a dit , m'a déjà fait aimer à moi-même ; une femme douce , sensible , bienfaisante ! ... qui réunit toutes les vertus & tous les charmes ! une femme accomplie ! Madame d'Etioles , enfin !

Oui, Dorothée; oui, Madame d'Etiolles! A présent tout s'explique. *Hâtez-vous. Unissez deux amans. Faites son bonheur & le mien.* Vraiment il étoit impatient de voir comblet les vœux de son Eléonore! L'excellent jeune homme! Il n'a pas d'autre bonheur que celui de sa sœur. Comme elle doit être enchantée d'avoir un tel frere! Et que moi-même je me sentirois d'orgueil, si le ciel avoit permis!... Cependant j'aime mieux que ce soit elle qui jouisse de cette faveur! Je l'aime mieux! N'en est-elle pas infiniment digne?

Nul doute, maintenant! nul doute! c'est le secret de M. d'Etiolles que le hasard a remis dans mes mains. Il est libre, lui! libre d'aimer quiconque aura le mérite de lui plaire! C'étoit elle qui se marioit. Oh! que j'en suis aise! Oh, qu'elle a bien fait!.....

puifqu'elle réunit tout ce qu'il faut pour la félicité d'un galant homme ! qu'elle a bien fait !

Nous nous sommes , pour ainfi dire , étudiées toutes deux dans un entretien qui m'a paru court , & qu'elle n'a pas trouvé long , fi je l'en veux croire , ni fon frere non plus , que je pense. Il n'a cessé de nous observer tout le temps qu'a duré cette intéressante conversation ; & c'étoit d'un air ! d'un air impossible à rendre ! A le voir m'écouter parler , on se feroit imaginé que sa vie ou sa mort dépendoient uniquement de ce que j'allois dire ; & chaque mot forti de ma bouche , il le pourfuiroit , si j'ose m'exprimer ainfi , jusques sur le visage de sa sœur , pour y démêler l'impression qu'elle en recevoit. J'avoue que d'abord l'attention de M. Dolerval ne m'a pas semblé tout-à-fait exempte d'une certaine in-

quiétude : j'en ai senti quelque dépit. Pouvoit-il supposer que je ne prendrois nul soin de mériter l'estime d'une personne qui lui est chère, & de l'opinion de laquelle je fais qu'il fait grand cas ? ou devoit-il redouter si fort que je fusse peu capable de m'attirer sa bienveillance ? Quoi qu'il en soit, mon bonheur a voulu qu'il eût lieu de se rassurer promptement. Mais tu ne te feras pas une idée de la satisfaction qui brilloit sur la figure de M. Dolerval, chaque fois que Madame d'Etioles honoroit Juliette du plus obligeant sourire. J'ai cru qu'il ne pourroit contenir sa joie, lorsqu'elle eut la bonté de m'adresser un premier compliment très-flatteur. Enfin, je ne fais par quel rapport sympathique entre ces deux personnes, il est arrivé que le frere s'est pressé de rendre à la sœur les caresses que celle-ci n'a pu

s'empêcher de me faire : elle m'a deux fois embrassée ; il lui a deux fois baisé les mains.

Avant de me quitter , elle m'a prodigué tout haut les plus doux éloges ; puis , en baissant la voix , elle a dit confidemment à son frere : *mon ami , ce sont toutes les graces naïves de l'innocence ; c'est la modestie , c'est la candeur même ; c'est ce charme de l'honnêteté qui vient du cœur & qu'on ne joue pas !* Il a répondu sur le même ton : *je suis donc bien coupable !* Alors mon oncle , qui sans affectation donnoit apparemment comme moi toute son attention à ce mystérieux dialogue , a dit avec impétuosité : *oui , vous l'êtes ! & cent fois plus que vous ne l'imaginez ! Soupçonner mon amitié , mes principes , ma conduite , passe encore ; mais sa pudeur ; mais sa vertu si digne d'un profond respect ! Ah , jeune*



*homme ! jeune homme ! — O mon ami ! s'est écrié M. Dolerval, pardonnez-moi : daignez obtenir qu'elle me pardonne. Et vous, Mademoiselle, ne permettez-vous pas ?.....* Il sanglottoit, il alloit se précipiter à mes genoux ; mais un regard de sa sœur lui a commandé la retenue & le silence.

En me disant adieu , Madame d'Etioules m'a demandé plusieurs fois mon amitié. Mon amitié ! femme charmante !

Mais , Dorothee , quel est donc cet *outrage* que M. Dolerval se reproche avec tant d'amertume ? Est-ce qu'en effet il y auroit dans ce propos de l'autre jour, un sens caché qui le rendoit injurieux pour ta sœur ? Eh bien , puisqu'ils le veulent tous , puisque lui-même semble le reconnoître , il m'a donc offensée. Cependant si Madame d'Etioules ne l'avoit retenu ce

jeune homme , il tomboit à mes pieds ! Où pourroit être le discours si criminel qu'après cela je m'obstinasse à ne pas lui pardonner ? Ah , quelle que soit sa faute , ses pleurs l'ont effacée !

Je crois à-peu-près inutile de te faire observer qu'il n'y a pas eu de musique , quoique d'abord on eût parlé d'en faire : ce n'étoit apparemment de la part de M. Dolerval que le prétexte de cette visite. D'ailleurs , le temps nous a tout-à-fait manqué. Mais ce que j'oubliois de te dire , c'est que pendant ma conversation avec Madame d'Etioles , mon oncle avoit cet air calme & presque satisfait , que depuis long-tems je desire lui retrouver. Il est certain que cette soirée délicieuse a trop peu duré pour tout le monde.

## DE LA MÊME A LA MÊME.

18 Août 1782 ; 9 heures du matin.

ENCORE un événement fâcheux, Dorothee! Serai-je donc éternellement malheureuse ?

Tout-à-l'heure M. Sévin étoit plongé dans ses rêveries ordinaires, lorsqu'un domestique lui apporte un billet. Il lit, change de couleur, & s'écrie : *infortunée d'Etioles ! pauvre Dolerval !.. Picard ? Dites que je le supplie de différer un moment à cause de moi. Je cours chez lui, je veux absolument l'embrasser avant son départ ... !* — Avant son départ ! mon oncle ? — Hélas ! oui, ma niece. — Mon oncle, ah, je vous en prie, montrez-moi cette lettre. — Impossible ! — M. Sévin, je vous en conjure ! — Quoi ! les secrets d'un

ami ! — Des secrets ? Pensez - vous qu'il en puisse avoir pour moi ? — Cruelle enfant , que me dites-vous là ? — Mon oncle , si je vous suis chère !... — Juliette , en pouvez vous douter ? — J'en demande ce témoignage. — Au nom de l'ami...mitié , ne le demandez pas. — C'est au nom de l'amitié que je l'exige. — Fort bien , Mademoiselle ! abusez de l'état déplorable où vous me voyez réduit ; comblez ma misère & ma honte ! Faites que je trahisse la confiance d'un ami ! Que dis-je ? Forcez-moi , barbare , forcez-moi donc en même-temps à vous donner des armes contre moi-même.

Ma sœur , je ne lui dis plus rien ; mais il me voit accablée de douleur : Ô ! suprême pouvoir de la beauté , s'écrie-t-il , où donc peut-il être l'insensible mortel qui te résiste ! A ces

mots il m'abandonne le billet que je te transcris en versant bien des larmes.

DOLÉRAL A M. SÉVIN.

221

18 Août 1782.

J U G E Z, mon ami, si je ne suis pas bien à plaindre. Il faut qu'à l'instant je quitte ces lieux, qui me devenoient chaque jour plus chers ; & je laisse Madame d'Etioles au désespoir. Le mari d'Eléonore est un homme juste : les méchans ne cesseront de le persécuter. Il s'arrache des bras de sa femme quatre jours après leur mariage ; un changement heureux sembloit commander ce prompt départ pour la capitale : & la nuit même qu'il y arrive, on le plonge dans les cachots de la bas-

tille. Nous venons d'en recevoir l'affreufe nouvelle. Il devient indispensible que je parte à l'instant pour Versailles, & que j'y reste tout le temps nécessaire pour y tenter de nombreuses démarches; dont la réussite est trop incertaine. O! ma pauvre sœur!

Mon ami, je la recommande à vos tendres soins; & ce dépôt si cher à mon cœur, n'est pas le seul & le plus cher dont vous restiez chargé.

Mon ami, ne dites pas à votre adorable niece que je brûle pour elle d'un feu qui ne s'éteindra point; que je n'aspire qu'au bonheur de l'obtenir; que je veux à quelque prix que ce soit la mériter. Ne le lui dites pas: je me suis conduit de manière à justifier votre défiance, votre colère & peut-être son inimi-

tié. Mais au moins veuillez l'affurer que mes outrageans soupçons , lorsqu'elle daigneroit ne plus s'en souvenir , feroient encore mon tourment. Adieu. Pourquoi faut-il partir sans la revoir? .... Adieu ! Adieu !

ÉMILIE DE VARFONT A DOROTHÉE.

18 Août 1782 ; 10 heures du soir.

IL n'y avoit pas très-long-temps que mon oncle étoit sorti , quand je l'ai vu rentrer avec quelqu'un. *Tenez , ma niece , je vous l'amene si convaincu de ses torts , qu'il n'osoit venir sans votre ordre & sans ma permission. — Mademoiselle , a-t-il dit , je pars au désespoir puisque je vous quitte ; & pour comble de peine , me laisserez-vous cette accablante pensée que j'emporte votre colere , votre colere trop juste ? Ah ,*  
du

*ou le divorce nécessaire.* 25

*du moins, je vous en conjure par cette tendre pitié qu'on ne doit peut-être pas refuser toujours à quiconque sait garder le profond sentiment de ses fautes, daignez me faire espérer qu'un jour vous me pardonnerez.....* Dorothee, ses sanglots étouffoient sa voix : *Oui... oui... je vous pardonne, & revenez le plutôt possible.* Ces dernieres paroles, qu'il ne demandoit pas, m'ont échappées, ma sœur; aussitôt je l'ai vu tomber à mes genoux; aussitôt j'ai senti l'une de mes mains pressée contre son cœur. Pas un mot n'est sorti de sa bouche alors; mais quel discours assez énergique eût rendu tout ce que disoient son éloquent silence & son doux regard ! Me ferois-je, en ce moment de surprise & de trouble, à-peu-près expliquée de même ? Je suis bien aise de ne te pouvoir affirmer cela, Dorothee, mais je ne

*Tome III.*

C



veux rien te dissimuler non plus. C'est au même instant que mon oncle s'est écrié : *comment nourrir le coupable projet d'empêcher leurs amours si pleins de tendresse & d'innocence. Ah! Dolerival, & vous aussi Juliette, jouissez de vos droits. Fortunés jeunes gens, chacun de vous ne peut-il pas sans crime adorer l'autre?* Le ton dont il a prononcé ces dernières paroles, m'a sur le champ rappelé tout ce que pouvoit avoir d'amer pour son cœur le spectacle qui frappoit ses yeux. Aussitôt faisant un effort peut-être pénible pour m'arracher à l'espece d'ivresse qui m'avoit faisie, j'ai dit à ce jeune homme de s'éloigner; & sans attendre qu'il m'eût obéi, je me suis moi-même... enfuie pour ainsi dire.

Il n'est resté qu'un instant avec son ami; & comme il sortoit, il a répété plusieurs fois : *c'est pour la vie!*

*ou le divorce nécessaire.* 27

Et moi aussi, Dorothee ; je voudrois envain m'en défendre ; c'est pour la vie !

LA MÊME A LA MÊME.

27 Août 1782 , 10 heures du soir.

HUIT siècles se sont écoulés depuis son départ , & la profonde affliction de sa sœur m'est un trop sûr garant qu'il n'est pas prêt à revenir. Je ne fais où je trouverois des forces pour supporter cette mortelle absence , si Madame d'Etioles ne me restoit pas. Nous allons chez elle presque tous les jours. L'adorable femme ! cent fois en la voyant j'ai cru le voir. Ce n'est pas seulement la ressemblance de leurs jolies figures qui me frappe ! non , cette charmante personne possède encore ce qu'il a

de plus séduisant : ses manieres engageantes , son doux parler , son ton plein d'aménité , de sensibilité , de bienveillance. Elle a principalement , dès qu'elle me voit paroître , cet air d'une vive satisfaction que son frere..... son frere lui parle de moi dans toutes ses lettres , dit-elle ; mais quand donc me montrera-t-elle les lettres de son frere ?.... Il fait l'objet continuel de nos entretiens ; car je m'apperçois fort bien que c'est l'unique consolation que Madame d'Etioules puisse recevoir. Quand je lui parle de ses propres peines , elle ne peut me répondre , ses larmes coulent aussitôt , j'y mêle les miennes ; & M. Sévin.... M. Sévin est le plus malheureux de nous trois ; il n'ose se plaindre , lui ! il ne peut pas pleurer !

Autrefois il me cherchoit , maintenant il m'évite. Toutes les heures

dont ses devoirs mal remplis ne commandent pas impérieusement le sacrifice, il va les passer au jardin, dans ce bosquet sombre, que depuis quelque temps il affectionne. Je le vois s'y promener à grands pas, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de fatigue; & moi-même je n'oserois, de peur de l'affliger trop, l'aller tirer de ces rêveries tristes & profondes. Je n'ai trouvé jusqu'ici qu'un moyen de le rappeler au presbytere. La musique a conservé sur lui tout son empire. J'ai pourtant éprouvé que les sons du piano ne suffisoient point pour l'attirer : il faut que j'y mêle ma voix. Aussi-tôt que ses éclats retentissent jusqu'au fond de sa solitude, il la quitte, il s'approche machinalement, il vient jusqu'à la porte de la chambre où je suis, il s'y arrête, il écoute immobile. Un grand changement ne

m'a point échappé, ma sœur : elles ne peuvent plus le distraire que foiblement, ces ariettes si gaies dont je l'ai vu long-temps engoué; ce n'est que par des chants plaintifs que je parviens à charmer sa douleur. Toutefois, dès que je quitte l'instrument, il retourne au bosquet solitaire; & si je veux y précipiter sa fuite, je n'ai qu'à seulement fredonner un vers de ma jolie chanson.

Mais tantôt, je n'ai pas remarqué sans un vif déplaisir, qu'il m'étoit impossible d'obtenir le succès accoutumé. Au-lieu de revenir jusqu'à la porte de cette chambre, mon malheureux oncle s'est arrêté sous les fenêtres. Lassée de mes efforts aussi longs qu'inutiles, je suis enfin descendue dans la cour, où je l'ai trouvé reposant sur un banc de pierre, & dans une espece d'assoupissement

létargique. Juge de son état, Doro-  
thée : à son reveil il s'est senti  
trop foible pour aller chez Madame  
d'Étioles. Il n'a pu se traîner que  
jusqu'à son fatal bosquet : c'est-là que  
je l'ai vu retomber dans un mortel  
accablement. Quelques soins que  
m'ait suggérés mon inquiétude, il  
n'est rentré au presbytere qu'au cou-  
cher du soleil. Alors en lui présen-  
tant quelque nourriture, j'ai cru de-  
voir lui rappeler que depuis près  
de vingt-quatre heures il n'avoit rien  
pris. Qu'importe, m'a-t-il dit, si je  
n'ai pas faim ? — Mon oncle ! mon  
cher oncle ! vous voulez donc mou-  
rir ? — Eh bien, ma fille ! quand on  
ne vit plus que pour souffrir ! A ces  
mots il s'est retiré dans sa chambre ;  
j'y vois encore de la lumière ; &  
demain, quand je m'éveillerois avec  
l'aurore, je trouverois que M. Sévin

nous a prévenues. Il y a tout lieu de penser, ma sœur, que le sommeil abrége rarement ses nuits.

Te présenter cet effrayant tableau de ses peines, c'est, je le sens bien, tracer celui de mes devoirs. Il n'y a plus à balancer ! il n'y a plus à différer ! il faut.... partir. Comment rester plus long-temps dans une maison où je fais le perpétuel tourment du plus généreux, du plus infortuné des hommes ? Il faut partir. Mon absence ne peut causer ici des maux comparables à ceux que mon séjour y entraîne. Cependant, que deviendrai-je ? .... je n'en fais rien ; mais il faut partir.

Quoi ! ce jeune homme à son retour ne trouveroit plus ?.... Il n'y survivroit pas ! & moi-même !..... Dorothee, ma chere Dorothee, m'abuserois-je d'un fol espoir ? Crois-tu

*ou le divorce nécessaire.* 33

que Madame d'Etioles ? ..... Mais ,  
qu'elle m'accueille ou me repousse ,  
il faut partir.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours , ce 28 Août 1782 , midi.

CE matin je me suis levée de  
très - bonne heure : déjà mon oncle  
étoit descendu. 'Quoi ! Si-tôt , m'a-t-il  
dit : vous avez pressenti qu'il étoit  
bon de prolonger cette matinée. Aussi-  
tôt il m'a proposé d'aller au jardin.  
Nous nous y sommes promenés long-  
temps & par-tout , excepté dans le  
bosquet ! Ensuite il m'a priée d'ar-  
roser quelques fleurs ; & encore de  
palisser une chevre-feuille , puis il a  
sifflé ses jolis oiseaux , pour qu'ils  
vinssent ensemble recevoir mes ca-  
resses. Un moment après , sur le de-



fir qu'il en a témoigné, nous sommes rentrés dans le presbytere, où je l'ai décidé plus facilement que je ne l'espérois à déjeuner avec moi. Bientôt il m'a pressée de chanter. Enfin, comme neuf heures sonnoient, il m'a dit avec une agitation très-marquée : allons, il est temps, Juliette! il est temps!..... Nous n'avons point vu Madame d'Etioles hier : ne me rendrez-vous point le service de lui porter ce billet? — Très-volontiers, mon oncle! Je partoisi, il m'a rappelée : quoi! si vite! Hélas où courez-vous? Je vous demande un instant, Juliette! je ne vous demande plus qu'un instant. — Mon oncle, j'ai cru, par ma promptitude, vous donner une preuve... Il ne m'a pas permis d'achever, & du ton le plus tendre à la fois & le plus déchirant : Juliette, adieu! adieu, ma fille! —

Mais tout-à-l'heure je ... — Ma niece, a-t-il encore interrompu, le plus court voyage peut devenir une longue absence; ne me refusez pas un adieu. — Qu'entends-je? Vous m'épouvantez! Vous auriez conçu contre vous-même quelque projet sinistre? — Qui? moi! ma fille, moi! vous me connoissez donc bien mal encore? Je puis être malheureux, Juliette; jamais, jamais je ne ferai criminel. Rassurez-vous, je vivrai. Hélas, je vivrai!... Vous, cependant, enfant trop aimable & trop chère, allez; remettez cette lettre à votre noble amie, &... pour jamais adieu!

Alors il tombe sur une chaise. Son visage offre les signes de la plus grande altération : un mouvement convulsif agite tout son corps tremblant.

Oh! mon oncle! mon oncle! — Que mon état ne vous effraie pas, dit-

il ; depuis long-temps mes yeux... n'ont plus de larmes. Elles me suffoquent maintenant.... Elles cherchent un passage : si je pleure, je suis sauvé. Mais, partez, ma fille, partez donc... Je vous l'ordonne, au nom du plus grand sacrifice dont un homme puisse être capable ; au nom du sacrifice qu'il faut que je m'impose. — Mon oncle ! mon chere oncle, adieu ! — Allez, Juliette ! Fille charmante, allez ! Et si jamais vous m'accordez un souvenir ; ah ! je vous en conjure ! qu'il ne soit pas seulement de compassion : Juliette, qu'il soit aussi, je l'ai bien mérité peut-être, qu'il soit de bienveillance & d'estime.

Ces dernieres paroles porterent jusqu'au fond de mon ame un attendrissement dont je ne fus pas maitresse de modérer le transport. Mon oncle avancoit sa main pour chercher la mienne :  
je

je la pris ; je la ferrai , j'y posai mes levres ; j'y laissai tomber une larme , & soudain je me précipitai dehors ; & comme je traversois la cour , j'entendis les sanglots de cet infortuné ; & comme je fermois sur moi la porte du presbytere , un adieu vint encore frapper mon oreille. Celui-là fut le dernier , ma sœur ; mais , dussé-je exister cent ans , je n'oublierai pas celui-là.

Cependant j'arrive chez Madame d'Etioles , dans une agitation difficile à rendre. Mes esprits ne sont pas seulement troublés de tout ce que je viens de voir & d'entendre : trop préparée encore aux demandes peut-être indiscrettes que renferme la lettre dont je suis porteur , j'attends avec la plus vive inquiétude l'effet que va produire sa lecture. Elle est en un instant parcourue , dévorée , pour ainsi dire. Madame d'Etioles donne en

même-temps des marques de surprise , de tristesse & de joie. Ensuite , au-lieu de s'expliquer , elle me prend par la main , & me conduit dans un appartement voisin. Ma chere Juliette , dit-elle alors , voici la chambre que je vous prie de vouloir bien occuper. Soyez dans ma maison votre maîtresse absolue ; daignez y devenir un second moi-même. Ah ! si mes consolations vous sont nécessaires , je n'ai pas un moindre besoin des vôtres. — Madame.... — Ce n'est pas Madame , c'est mon amie qu'il faut dire , s'écrie-t-elle , en m'embrassant. — Mon amie , ma généreuse amie , j'ignore ce qu'il peut écrire ; mais vous , si vous saviez en quel état je l'ai laissé. — Ce qu'il m'écrit , vous l'allez voir , répond-elle en me remettant la lettre. Quant à son état , tranquillisez-vous. Je vais lui donner un domestique qui

veillera sur lui, qui ne le quittera plus. On en prendra le plus grand soin, je vous le promets : Dolerval & moi sommes assez riches pour que son ami ne manque de rien. Cependant je vous laisse. Un peu de recueillement vous est apparemment nécessaire : quand il ne vous conviendra plus d'être seule, vous savez où me rencontrer.

A ces mots elle sort. Je reste confondue de la manière noblement simple avec laquelle cette femme céleste me comble de bienfaits.

Dorothée, je ne te dis pas combien m'a fait verser de pleurs la lettre de mon malheureux oncle : je me borne à t'en envoyer la copie.

LE CURÉ SÉVIN  
A MADAME D'ETIOLES.

St. Cyr, le 28 Août 1782, 2 heures du  
matin.

ENFIN, mon heure est venue. Les ténèbres de cette nuit qui m'environnent sont moins épaissées que celles dont ma raison commence à s'offusquer. Ma vertu, ma trop foible vertu chancelle. Encore un jour, & peut-être je perds tout le fruit de ma pénible résistance! & peut-être j'outrage sa pudeur d'un aveu qu'elle ne doit jamais entendre! Mon heure est venue... Il presse le douloureux sacrifice!.... Allons, que la séparation... Que le déchirement se fasse! qu'un grand malheur m'épargne un malheur plus grand! Et puisqu'il faut toujours la

perdre , ah du moins perdons-la fans  
l'avoir offensée !

C'est à vous , Madame , qu'appar-  
tient l'honneur de la recevoir. Je dois  
à vos vertus cette récompense , de leur  
confier l'objet de l'amour innocent de  
votre frere & de mes coupables ten-  
dresses. Coupables ? mais pourquoi ?  
Pourquoi cette différence entre l'in-  
fortuné Sévin & le trop heureux Do-  
lerval ? D'où viennent ces iniques in-  
stitutions qui me privent des droits  
qu'on lui laisse ? Par quel prodige ne  
m'est-il pas permis , comme à lui ,  
d'être un homme ? Quelle puissance  
enchaîne sur la terre des facultés que  
le ciel m'a données , & me conserve  
entieres ? O vous , barbares , qui sans  
rougir avez prononcé , que le jour où  
l'on me feroit prêtre je cesserois d'ai-  
mer ce que , dans sa bonté pour nous ,  
Dieu créa de plus adorable , que n'a-



vez-vous fait aussi , ce jour-là , qu'il ne me restât ni mes oreilles pour entendre , ni mes yeux pour voir , ni mon cœur sur-tout , ni mon cœur pour sentir !

Mais que leur importe de nous donner des loix injustes , absurdes , inexécutables ? Ne sont-ils pas sans cesse au-dessus des loix ? Ils ne le font que pour nous , pour nous qui ne serions pas dignes de leurs regards , s'ils ne tiroient quelque avantage de notre oppression , pour nous race vile , abâtardie , méprisée... & sûrement très-méprisable , puisque dans notre abaissement stupide nous mettons encore quelque gloire à leur obéir.

Et quand on voudroit se dispenser de leur obéir , le moyen de soulever les fers dont ils vous tiennent écrasé ! moi , misérable , ai-je , dans l'état qu'ils m'ont fait embrasser , ai-je encore feu-

lement la figure humaine ? Quelle fille , je dis une fille pudique , modeste comme elle , pourroit , en me voyant dans ces habits de proscription , soupçonner que j'appartiens à son espece ? Et si , dans l'excès d'un fol espoir , j'avois osé lui dire : Juliette , il faut vous posséder ou mourir ! ne m'eût-elle pas aussi-tôt répondu : Que peux-tu me proposer , insensé ! Regarde ces vêtemens lugubres qui t'enveloppent , ils sont à mes yeux le signe continuel de ta réprobation ; c'est ton propre deuil que tu portes. Va , malheureux ! cours ouvrir à quiconque le demande les portes de l'hymen : toi , tu n'y dois jamais entrer. Tu n'apporterois aux pieds des autels que de vains sermens : ton Dieu ne les peut plus recevoir depuis que des hommes le lui ont défendu.

Oh ! quel extrême changement , s'il

m'eût été possible d'aller, dans quelque autre profession réputée moins honorable, reprendre en effet toute la dignité de mon être ! alors peut-être tu ne l'aurois pas emporté, trop heureux Dolerval ! j'aurois osé te la disputer. Oui, je te l'aurois disputée ; à toi ! A toi comme aux plus aimables de la terre ! Eh ! le plus aimable, n'est-ce pas le plus sensible ! Qui donc l'eût mieux chérie que je ne l'adore ? ... O bonheur ! ... Bonheur suprême ! elle seroit devenue... mon épouse ? Elle auroit pu m'aimer ! j'aurois pu l'obtenir ! ... Ecartons cette idée ! cette idée est affreuse ! ... insupportable ! elle porte dans mon cœur un feu dévorant ! Tout mon sang bouillonne & s'embrase ! ... Je sens un déchirement ! un désespoir ! ... Qu'entends-je ? tous les vents du midi sont déchainés ! ... l'éclair sillonne la nuée ! ... la foudre

gronde ! attends , attends , Dieu vengeur. Je cours au devant de tes coups ; j'y cours , & puisses-tu m'anéantir !

Quatre heures du matin.

COMMENT ai-je interrompu cette lettre ? Qui m'a transporté dans le bosquet que je quitte ? A quel accablant sommeil m'y suis-je laissé surprendre ? De quels étranges rêves me suis-je trouvé tout d'un coup assailli ? Quel est enfin l'état d'où je sors ? ... relifons... Les vents ! l'éclair ! la foudre !.. Hélas ! à mon réveil j'ai vu la nature tranquille : l'orage étoit dans mon cœur.

Ah , par pitié , qu'on l'éloigne de moi , cette enfant dont la présence me plaît & m'inquiète , dont la voix me caresse & me déchire ; dont le regard m'attire & me brûle ; cette dangereuse enfant qui ne dit pas une

parole que je ne retienne , qui ne fait pas un geste que je n'applaudisse , pas un mouvement que je n'admire ! & dont chaque mouvement , chaque geste , chaque parole , verse dans tous mes sens un mortel poison. Qu'on l'éloigne ! qu'on me l'enleve ! qu'on me l'arrache ! il en est temps !... S'il n'est déjà trop tard !

Madame , je vous la remets. A votre tour protégez... Ne faut-il pas , pour sa sûreté même , que vous fachiez tout ce que sa jeunesse , indignement poursuivie , doit inspirer d'intérêt ? & quand l'aveu du misérable état où je suis m'échappe , pourroit-elle ne pas me pardonner de révéler le secret de ses infortunes , exemptes de honte : je n'en doute pas ; on n'en sauroit douter sans crime. Madame , il existe , le croiriez-vous ? il existe des monstres capables de haïr ce chef-

d'œuvre de la nature & de l'éducation ! Défendez Juliette de leurs fureurs. Consolez-la de leur iniquité, qui n'aura point d'imitateurs. Juliette!.. elle n'est pas Juliette ; elle n'est pas la niece du pauvre Sévin. Le ciel lui devoit, selon nos préjugés, une noble origine ; & quelle que soit l'illustration de la sienne, il ne fut pas juste envers elle, s'il ne la mit point sur un trône. Tranquille dans ma retraite, j'ignorois qu'il eût pris plaisir à former un être si supérieur à tous. Un jour, elle vient au lever de l'aurore ; mais l'aurore étoit moins brillante, mais elle avoit plus d'éclat que le plus beau jour. Elle vient accompagnée de ses graces, charmante dans son effroi, forte de sa détresse, toute-puissante dans son abandon. Elle paroît, elle parle, elle ordonne. Insensé ! je m'estime trop heureux de recueillir cette

fille du ciel. Téméraire ! je ne vois pas que s'il est possible de braver la nature alors qu'elle fait entendre sa voix seule , on ne lui résiste plus dès qu'elle a fortifié son pouvoir du suprême pouvoir de la beauté !

Que j'ai payé cher cette erreur de ma confiance ! & cependant admirez l'excès de mon égarement ! malgré ce que j'ai souffert , & quoi que je doive souffrir encore , je ne craindrois rien tant que de retomber dans le néant de ma première indifférence. Tous les sentimens doux & pénibles que puisse porter au cœur d'un mortel cette passion qui ne cesse de dominer la foule des passions qu'elle fait naître , je les ai successivement & à la fois nourris dans leur plénitude. J'ai connu de l'amour son trouble naissant, son modeste embarras, ses rêveries timides , sa langueur touchante, sa courageuse

gense retenue, ses vertueux sacrifices. J'ai goûté le charme douloureux de ses combats, la douce folie de ses espérances, le rapide enchantement de ses rêves. — Hélas ! je n'ai pas toujours au-dedans de moi maîtrisé la brûlante énergie, les desirs dévorans, les projets coupables. Pour mon tourment, sur-tout, j'ai senti cette jalousie cruelle, vautour rongeur, vaincu cent fois & mille fois triomphant. Ah Dolerval ! ah mon ami ! pardonne. Tu le peux, tu le dois : la clémence est facile au rival préféré. Fortuné Dolerval, quiconque eut le mérite de lui plaire, sera digne de l'obtenir. Possède-la : tu la rendras heureuse ; & voilà ma plus chère attente. Je ne trouve de consolation véritable que dans l'espoir de sa félicité.



Madame , dites-lui.... non , ne lui dites rien. Remettez-lui... cette lettre : remettez-la lui , je vous en conjure. Hélas , quand vous la lirez , je resterai seul dans le monde , absolument seul ! elle n'embellira plus ce séjour. Je l'aurai perdue , à jamais perdue ! L'infortuné Sévin fera mort pour elle. Ah , Juliette , qu'il vous reste au moins quelque chose de moi. Recevez ce monument de votre force & de ma foiblesse. Daignez le recevoir & le conserver. Juliette , s'il respire un amour malheureux que vous deviez ignorer toujours , ah vous y trouverez aussi l'expression du profond respect dont je ne me suis jamais écarté près de vous , de ce respect vraiment religieux que n'ont cessé de me commander vos vertus toute-puissantes , même contre vos charmes.

Moi cependant, quand le temps aura, de sa main secourable, cicatrisé la plaie de mon cœur, je m'environnerai des plus doux souvenirs ; j'irai dans ce jardin où je l'ai vue travailler en jouant, adroite comme les graces, légère comme le zépher. Mes pas y rechercheront l'empreinte de ses pas. Je tâcherai de rendre immortelles les fleurs qu'elle a cultivées. Celui de mes oiseaux qu'elle préféroit, mon oiseau maintenant le plus cher, il apprendra sans peine à répéter son nom. Quelquefois je reviendrai m'asseoir auprès de l'instrument où couroit sa main brillante & rapide : là, d'une oreille attentive, je m'efforcerai de surprendre encore les accents de la voix la plus enchanteresse. Mais jamais, non jamais, je n'oserai profaner d'un regard le sanctuaire où ses nuits s'écouloient paisibles.

52 *Emilie de Varmont,*

Ainsi, dans ma retraite, tout me parlera d'elle; & du moins son image adorée ne m'échappera qu'avec mon dernier soupir.

ÉMILIE DE VARFONT A DOROTHÉE.

Tours, le 10 Septembre 1782.

COMBIEN je me sens affectée de tes nouveaux chagrins, ma chere Dorothee! que ne m'est-il permis de voler tout-à-l'heure à Paris, pour t'y prodiguer les consolations dont je suis capable! mais la haine d'une mere & la férocité de son fils m'ont à jamais séparée de ma sœur: de tous les coups que leur injustice me porta, celui-ci fut le plus cruel; & chaque jour me le rend plus sensible. Comment ne me trouverois-je pas fort à plaindre moi-même, lorsque toutes les per-

sonnes à qui je m'intéresse sont dans le malheur ? Cette femme qui compte ses jours par les œuvres de sa bienfaisance, qui ne vit que pour aller chercher l'infortune & la consoler, qui ne s'occupe que de la félicité de ceux qui l'entourent, qui ne songe sur-tout qu'à me donner des preuves nouvelles de son amitié tendre ; eh bien, le sort ne se lassera point d'éprouver son courage ! & son frere ne reviendra point !

Tu te souviendras peut-être que dans les premiers jours je m'étonnois de ce que Madame d'Etioles ne m'interrogeoit nullement sur mes secrets en partie dévoilés dans la lettre de mon oncle. Depuis, j'ai réfléchi que ce pouvoit être de sa part une discrétion nécessaire, une délicatesse dont les circonstances lui faisoient en quelque sorte la loi. Doit-elle en

effet solliciter les épanchemens d'une amie qu'elle ne peut honorer de toutes ses confidences ? Chacun la croit dans le veuvage ; elle continue de me faire à moi-même un mystere de son second hymen. Je ne prétends ni surprendre sa confiance ; ni l'arracher ; & puisqu'elle m'en refuse cette marque, c'est qu'elle y est obligée : je le veux croire. En attendant je suis privée de l'unique consolation qui me resteroit, celle de voir ce que son frere lui dit de moi dans les lettres que chaque courier apporte regulièrement ; voilà, sans doute, ce qui me fait encore trouver les journées longues dans la société de cette femme d'ailleurs si charmante.

Et puis, n'ai-je pas un autre sujet de peine ? la maladie de mon oncle continue toujours. Le chagrin de notre séparation l'a jetté dans un état

de langueur, dont il ne peut revenir qu'avec le temps. Nous envoyons chez lui tous les matins ; mon excellente amie s'y rend tous les soirs ; & moi, Dorothee, j'attends tristement de ses nouvelles. Tu sens bien que je n'y puis aller. Jamais je ne le dois revoir.... pauvre Monsieur Sévin !

Ma sœur, quand je vois l'infortune poursuivre ainsi tous ceux qui m'aiment, je me dis avec amertume, & sans trop de fondement à la vérité, que peut-être ce généreux Bovile vivroit encore s'il n'avoit pris à mon sort un trop vif intérêt. Je me dis que mes destinées auront influé sur les siennes. Alors je tremble que cette Madame d'Etioles, si belle & si bonne, n'ait quelque jour à se repentir de m'avoir connue. Eh mon Dieu ! s'il alloit arriver quelque malheur à son frere ! Adieu, ma sœur,

j'ai des idées noires qui ne pourroient qu'ajouter à tes afflictions : Adieu.

LA MÊME A LA MÊME.

Tours, le 2 octobre 1782.

MA chere Dorothée, félicite ta sœur : il est ici depuis dix jours ; & cependant plains-moi : c'est demain qu'il repart.

Dans quel enchantement se sont écoulées, ces journées heureuses ! comme les passions prolongent le temps ou l'abregent ! en son absence, les heures étoient des siècles : dix jours avec lui n'ont duré qu'un instant.

Aussi comment peindre le charme de nos occupations & de nos délassemens, de nos entretiens & même de son silence ? qu'il y a toujours

d'expression dans son silence ! & que ses soins sont empressés ! & que ses attentions sont tendres ! mais en même-temps quelle réserve respectueuse dans ses discours , & dans ses manières quelle délicate retenue ! croirois-tu que depuis son retour il ne m'a pas osé dire un mot de... de l'amour dont on voit qu'il brûle ! il est vrai que sa sœur.... comme il l'idolâtre , comme il en est aimé ! Combien ils ont l'air de me chérir tous deux ! sa sœur ne sauroit se passer de moi , sa sœur ne me quitte pas. Lui , dès qu'il n'est plus avec son Eléonore , il la cherche : tu vois , Dorothee , que nous sommes à-peu-près inséparables ; de sorte que je me demande quelquefois si Madame d'Etioles ne m'est pas encore plus tendrement attachée qu'à son frere , & si son frere n'a pas plus d'amitié pour



elle que d'amour pour moi ? Quant à lui néanmoins, j'ai quelques raisons de croire qu'il ne poursuivroit pas sa fœur avec tant d'ardeur, s'il ne favoit très-bien qu'une autre personne est toujours avec elle. Plus d'une fois je le surprends quand il revient tout échauffé du dehors ; je le surprends qui s'écrie dans un premier mouvement : Picard, où donc est Mademoiselle ?... & tout d'un coup il s'arrête, il se reprend : Madame d'Etioles ; faites-moi le plaisir de me dire où elle est.

Ce devoit être un spectacle toujours enchanteur que celui de la tendre union qui regne entre ces deux personnes, également sensibles aux premières affections de la nature. Toutefois il m'a souvent pénétrée d'une affliction profonde, en me rendant plus amer le regret de notre éter-

nelle séparation, Dorothee. Souvent, par un retour plus funeste encore, il éleve du fond de mon cœur je ne fais quel sentiment confus d'horreur & d'effroi contre... N'écarterai-je jamais cet affreux souvenir; ne pourrai-je entièrement l'oublier, le barbare ?

Reportons nos regards, arrêtons nos pensées sur ce couple intéressant, modele parfait de l'amour fraternel. Ah, qu'il est digne d'inspirer tous les doux sentimens qu'il éprouve, ce séduisant jeune homme ! & comme elle mérite en effet sa tendresse, Madame d'Etioles qui, par ses leçons bien moins que par son exemple, a développé la foule des bonnes dispositions de son frere !

Elle doit toujours infiniment gagner à se faire connoître, cette femme

céleste. Quiconque la rencontrera quelquefois, demeurera sans doute enchanté de ses talens & de ses traits; mais dans le bonheur d'une liaison plus intime, c'est son ame qu'on appréciera. Son ame! elle est plus belle encore que sa figure! & son esprit, si bien cultivé, favorisé d'ailleurs de tant de graces naturelles; & son heureux caractère; & cette douce égalité d'humeur que ses longs chagrins ne sauroient altérer; à quoi les comparer, si ce n'est à l'excellent caractère, à l'esprit aimable, à l'humeur charmante de son frere & de son élève

Penses-tu qu'il ne l'égale pas aussi par les qualités du cœur? Eh mais, Dorothée, c'est demain qu'il part.

Il en est désolé. Je le vois bien, moi, qu'il en est désolé! Cependant il me quitte! Il se fait cette violence!

*ou le divorce nécessaire.* 61

lence ! Et pourquoi ? Pour travailler à finir les peines de sa sœur ; ou peut-être même seulement afin de la soutenir par les rêves de l'espérance.

Et veux-tu savoir jusqu'à quel point il pousse les attentions de l'amitié ? Ma sœur, il a tout exprès amené de Paris un médecin pour mon malheureux oncle. Cependant on m'assure que M. Sévin n'est pas en danger. Mais il a besoin de beaucoup de ménagement ; & peut-être qu'après plusieurs années de langueur, l'espece de mélancolie dont il est affecté le conduiroit à la consommation, si l'on n'y prenoit garde. Pauvre M. Sévin ! Pourquoi m'a-t-il connue ? Ou plutôt pourquoi l'a-t-on jetté dans une profession qui peut-être n'est pas faite pour un homme sensible ? Pauvre M. Sévin !

*Tome III.*

F

Son ami lui donne chaque jour , soir & matin , plus d'une heure. Il est toujours bien triste quand il revient du presbytere : je lui tiens compte de ses sollicitudes & de sa commifération que je partage.

Heureusement je le vois tourmenté d'une autre peine. Je dis heureusement , parce que cette extrême réserve de ses discours , que je louois tout-à-l'heure , & dont je suis infiniment touchée fans doute , deviendroit néanmoins en quelque forte inquiétante , s'il n'étoit pas très-facile d'appercevoir que ce n'est point fans de grands combats qu'il garde le filence. Quelquefois après plusieurs minutes de rêveries & d'irrésolutions , entraîné par un transport involontaire , il paroît prêt à m'avouer son espoir ou ses craintes. Mais d'un geste , d'un mot , d'un regard , Madame d'Etioles , forte

*ou le divorce nécessaire.* 63

de son ascendant, réprime aussi-tôt ces mouvemens impétueux. Madame d'Etioles semble un Dieu plus puissant que moi, qui tient dans ses mains l'ame toute entiere de ce jeune homme docile & soumis jusques dans ses plus vives agitations.

Cependant c'est demain qu'il part. Demain.... demain nous nous ferons de tristes adieux.

**L A M Ê M E A L A M Ê M E.**

Le 3 Octobre, midi.

OH, ses adieux! je ne devinois pas ce qui devoit leur donner un plus grand degré d'intérêt.

Il alloit partir, il s'éloignoit au désespoir. Et moi, la voix tremblante, le cœur gros de soupirs, les yeux baignés de larmes, je n'avois pourtant osé qu'à peine exprimer le vœu

de son prompt retour. Tout-à-coup il revient, il se précipite vers nous, il tombe à mes pieds. Sa sœur veut réprimer ce transport nouveau : non, non ! s'écrie-t il : j'ai déjà trop souffert de ce cruel silence ; je n'y résiste plus. Puis s'adressant à moi : je suis bien malheureux ! L'amour dont je brûle pour vous, cet amour si tendre, si pur, si légitime, il ne vous touche pas. Vous voulez nous rester inconnue. Vous vous obstinez à n'être pour nous que Juliette. Et toi, mon Eléonore, arrache-lui donc son secret. Laisse une délicatesse qui me tue, commence par lui confier tous les tiens : confie-les lui par pitié pour moi !

Madame d'Etioles alloit parler, je me hâte de la prévenir : mon amie, je ferois, n'en doutez pas, flattée de vos confidences, & j'aimerois à m'en

montrer digne. Mais avant tout, je dois vous avertir qu'elles ne pourroient déterminer les miennes. Depuis long-temps ma confiance vous est acquise toute entière ; & puisque j'en ai jusqu'aujourd'hui retenu les épanchemens , c'est que je suis malheureusement condamnée à les retenir toujours. Elle me répond : ma chère Juliette , n'attendez pas que je me justifie de ma discrétion, je vous en laisse apprécier les motifs. Et maintenant recevez mes aveux : rien ne paroît plus m'imposer la loi de me priver des consolations d'une amie telle que vous. Aussi-tôt elle m'apprend ce qu'elle croit que j'ignore : son second mariage & la captivité de son époux. Voilà tout ce qu'il m'est permis de vous dire, ajoutez-elle : je ne vous révéle ni le nom de mon mari, ni la malheureuse af-



faire qui l'obligeoit à vivre inconnu , parce que ce sont-là des secrets qui me semblent encore n'appartenir qu'à lui seul. Vous les eût-il confiées , Dolerval , s'il eût pensé que vous ne vous feriez aucun scrupule d'en instruire la personne que vous aimeriez ? Et ne me répétez plus cette objection dangereuse : que Mademoiselle est digne de toute votre confiance. Il n'y a point d'amant qui ne soit prêt à vous en dire autant de celle qu'il distingue ; ainsi le principe , incontestable en soi , périroit par la foule des exceptions ; ainsi l'amitié n'auroit plus de secrets dont l'amour ne pût s'emparer. Dolerval , je vous l'avois dit cent fois , & moi-même j'en ai fait , il n'y a pas long tems , la triste expérience : si l'on veut toujours remplir des devoirs pénibles ,

il ne faut jamais se hasarder à raisonner avec eux.

Cependant son frere paroît ne pas l'entendre : son frere est dans l'accablement du désespoir. Jamais, s'écrie-t-il douloureusement, nous ne connoîtrons son sort ! Je ne pourrai donc jamais l'obtenir ! Et cette union fortunée dont l'espoir soutenoit.... — Vous voyez combien il vous aime, interrompt Madame d'Etioles en me pressant dans ses bras : d'un mot vous adoucirez mes infortunes , puisque vous commenceriez la félicité de sa vie. Quoi ! ne pouvez-vous , comme moi , révéler de vos destinées ce qui vous regarde seule , & taire ce qui n'intéresse que vos... ennemis , puisqu'on prétend qu'il est possible que vous en ayez.

Que te dirai-je , Dorothee ! soit

que les réflexions de Madame d'Etioles eussent fait briller à mes yeux un rayon d'espérance , soit que le spectacle des agitations de ce jeune homme me fût insupportable , je n'ai pu retenir ces mots : quelque fortunée que puisse vous paroître cette union dont vous parlez , je vous connois , vous en goûteriez foiblement les douceurs , tant que votre sœur resteroit malheureuse. Allez , Dolerval , travaillez à lui rendre l'époux qu'elle adore. Hâtez-vous de le ramener. Alors je verrai..... Je vous dévoilerai la plus grande partie de mes malheurs..... Je vous dirai mon nom , s'il est possible ; & vous jugerez quels moyens peuvent surmonter les nombreux obstacles.....

L'impatience de sa joie ne lui permet pas de me laisser achever. Sa sœur est accablée de ses caresses ;

il me prodigue les remerciemens les plus tendres ; & bientôt je l'entends me demander la permission de m'écrire. — Directement?... Non... non... Eh bien , seulement une fois : au moment où la liberté de votre beau-frere viendra de vous être accordée ! Que l'heureuse nouvelle m'en soit adressée ! que ce soit moi qui goûte l'indicible satisfaction de l'apprendre à mon amie !... Et vous , Dolerval , tâchez d'arriver aussi-tôt que votre lettre.

A peine ai-je dit, Madame d'Etioles m'embrasse tendrement. Lui , verse des larmes de joie sur ma main que sa sœur vient de lui livrer. Cependant l'heure presse : cent fois il s'éloigne : Il revient cent fois Enfin il part.... Maintenant nous voilà seules.

---

## DOLÉRAL A MURVILLE.

Paris, le 21 Novembre 1782. 4

JE commence à me flatter qu'elle va finir, ma trop longue absence, Murville : j'espère que bientôt il me fera permis de vous apprendre les motifs pressans & l'heureux succès de ce voyage qui paroît vous inquiéter si fort. Quant à ce silence de plusieurs mois dont vous vous plaignez, j'avoue que j'avois cru devoir prendre le pénible parti de ne vous écrire qu'au moment où je n'aurois plus rien à redouter de mon indiscretion, ni de vos conseils. Vous m'aviez rendu si coupable envers la prétendue niece de M. Sévin !

Enfin j'y touche à ce moment si desiré, si desirable, où je puis même

avec vous me livrer sans péril aux épanchemens de ma joie. Mon frere, ce n'étoit point, de quelque maniere que vous veuillez l'entendre, ce n'étoit point une niece de M. Sévin, cette adorable personne à qui vous ne rendiez aucune justice. Depuis trois mois elle habite la maison de ma sœur, depuis trois mois elle fait l'unique consolation de Madame d'Etioles. Et moi, selon toute apparence, j'y vais incessamment revenir, à Tours; j'y vais.... Dites-moi, Murville? Sans doute il vous fera possible de vous dérober, vers la fin de la semaine prochaine, seulement pour quelques jours, aux devoirs de votre place? Vous viendrez chez notre Eléonore? Vous ne manquerez pas une fête délicieuse... Ah, vous pourrez vous glorifier d'avoir pour belle-sœur une des plus char-

mantes femmes du monde ! Tenez ! tenez ! j'ai de mémoire dessiné son portrait. Une esquisse très-imparfaite sans doute ! Pourtant mon plus grand plaisir est d'en multiplier les copies. Je n'en ai que trois encore ! Eh bien je consens à vous en donner une. Je vous l'envoie , mon frere ; & c'est un vrai sacrifice que je vous fais.

Adieu , Murville. Vous viendrez à mon mariage , n'est-ce pas ? Vous serez témoin de la félicité d'un frere ! Et vous trouverez.... oui , tout me l'annonce : vous trouverez ma sœur dans la joie. Adieu.

---

DE MURVILLE A VARMONT.

Brest, le 25 Novembre 1782, minuit.

VARMONT, je t'en croyois l'a-droit ravisseur, & j'étois bonnement piqué; tu m'en jugeois l'obstiné gardien, & tu me boudois sottement: tandis qu'ainti la Demoiselle nous fâchoit tous deux, un impertinent tiers s'en amusoit à nos dépens. Je te pardonne, puisque tu ne l'as pas; & pardonne-moi, car je ne la tiens pas encore.

Me conseillerois-tu de l'aller reprendre? Son mauvais sort l'a jettée dans les mains de l'un de ces Céladons modernes qui, lorsqu'ils rencontrent sur leur chemin une fille de mérite, n'en font rien, rien que leur femme! Elle se trouvera cent fois



plus heureuse d'être la maîtresse d'un aimable garçon comme moi ! Une chose m'arrête : l'époufeur est un homme à qui je dois quelque considération. Oh ! raison de plus pour l'empêcher de faire une sottise. Fort bien ! mais si je lui joue quelque méchant tour, & qu'il s'en afflige outre mesure ? Bon ! cela n'iroit jamais , comme dans les romans , jusqu'à la mort. Néanmoins il est si bon enfant , que ce feroit cruauté de lui causer la peine la plus légère. A la bonne heure ! Mais quel chagrin pour moi !... Je suis violemment combattu , Varmont. Parle , toi , mon antique oracle , parle , que ferois-tu donc à ma place ? A ma place , entends-tu , Varmont ? Ne va pas te méprendre , je ne dis pas à la tienne.

Au demeurant , comme à la tienne je te connois capable d'avoir moins

*ou le divorce nécessaire.* 75

d'irrésolutions & de scrupules que moi , je prends l'utile précaution de ne te pas découvrir en quel lieu la petite personne se cache ; car si je me décide à l'y laisser , je veux que vous l'y laissiez aussi , mon cher. Et si tout au contraire , je l'y vais prendre : je vous promets cette fois de la bien garder.

Adieu , Varmont ; sans rancune , mon ami. Je t'embrasse franchement ; & renvoie-moi l'accolade.

**ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.**

Tours , le 7 Décembre 1782 , midi.

**L'HEUREUSE** lettre est arrivée (1),

---

(1) Cette lettre amoureuse de Dolerval à Juliette , est perdue ; & ne la regrettez pas : vous en trouverez par-tout de beaucoup meilleures.

ma sœur : lui-même il arrive. . . . ce soir ! il rend son Eléonore à la vie ! il lui ramène l'époux qu'elle adore ; charmante femme , voilà donc vos peines finies ! comment te peindre sa joie & la mienne ? où trouver des forces pour supporter à-la-fois mon bonheur & celui d'une amie si chère ? Adieu ; je retourne m'entretenir avec elle des deux voyageurs impatientement attendus.

--- --- Onze heures du soir.

O MA sœur , ma sœur , quel revers ! maintenant j'en suis sûre : le ciel me créa tout exprès pour épuiser sur moi sa colère , & faire le tourment de tous ceux qui me connoissoient.

Mon amie mesuroit le temps par son impatience : la soirée nous sembloit éternelle. Enfin le bruit d'une

chaise de poste nous fait tressaillir, & nous prépare au plaisir de les recevoir. Il entre le premier, cet inconnu dont mes vœux hâtoient le retour : il entre sans m'appercevoir ; toute son attention se porte sur sa femme qu'il presse dans ses bras. Hélas ! je l'ai trop bien vu , moi ; je le vois trop bien encore. Cependant je ne cesse d'attacher sur lui mon regard stupide ; non que j'aie besoin d'un long examen pour le reconnoître ; plus je le confidère , & plus , dans ma stupéfaction profonde , je me demande s'il est bien certain que je veille ? si ce n'est pas un fantôme chéri , mais persécuteur , qui maintenant trouble ma vue ? si cette erreur de mes sens ne vient pas d'un songe à - la - fois doux & pénible ? Il parle à mon amie , ce beau-frere que ramene un jeune homme qui croyoit

pouvoir m'obtenir : j'écoute attentive , & voudrois me persuader que j'entends mal : mais le moyen de douter encore ? sa voix flatte mon oreille , en même-temps qu'elle la déchire ! cet époux si cher à Madame d'Etioles , eh bien , Dorothee , c'est le mien , c'est le trop généreux , le trop infortuné Bovile !

Son libérateur étoit à mes genoux cependant ; & lorsqu'il comptoit ne plus m'entretenir que de ses espérances , je le forçois à me témoigner de l'inquiétude. L'excès de leur amour doit-il vous étonner si fort , & s'attirer votre unique attention , disoit-il ? Mademoiselle , ne daignerez-vous pas aussi m'accorder un regard ? A peine il finit de m'exprimer sa crainte , & je lui donne une crainte plus cruelle. Mes forces m'abandonnent tout-à-coup : je tombois , s'il

ne m'avoit retenue. Les cris qu'il pouffe appellent sur moi l'attention de sa sœur & de son beau-frere. Grands Dieux ! dit Bovile, c'est.... c'est l'excès de la joie !

Je reste un moment dans cet état de défaillance, où l'on ne conserve de ses facultés que celle d'entendre. Mon amie & son frere me prodiguent leurs soins. Bovile ne montre pas moins d'empressement qu'eux. Toutefois en me secourant, il ne peut, dans sa surprise extrême, s'empêcher de répéter cette exclamation, dont il déguise ensuite, comme la première fois, le véritable sens : oui, c'est !... c'est l'excès de la joie ! — Puis-je m'en flatter ? répond son ami. Madame d'Etioles assure que ce ne peut être autre chose. Bovile reprend : la voilà donc, cette jeune personne, dont vous m'avez sans cesse entre-

tenu pendant le retour ? Et sur l'affirmation du jeune homme : cependant vous ignorez sa naissance ? Son sort vous est absolument inconnu ? — Comme je vous l'ai dit , réplique M. Dolerval ; mais elle va parler , nous ferons unis , j'attends ma récompense ; & quel amant plus fortuné ?.. Voyez , dans cet état , comme elle est encore belle !.... La voilà ! la voilà qui revient !

En effet , je commençois à reprendre l'usage de mes sens. Mon infortuné bienfaiteur , à qui le péril plus prochain rend toute sa présence d'esprit , s'empare de ma main , qu'il frappe doucement , comme s'il ne vouloit que hâter mon retour à la vie , mais sans doute afin de m'avertir aussi d'apporter à ses discours , ainsi qu'à notre situation critique , la plus scrupuleuse attention. Dolerval , dit-il en élevant

la voix , ne vous seriez-vous pas flatté d'une espérance trop facile ? Puisque cette jeune personne vous garda si long-temps des secrets de cette nature , elle y fut apparemment déterminée par des considérations majeures. Pouvez-vous être sûr que les circonstances lui permettront de s'expliquer maintenant aussi-tôt que vous le desirez ? — Oui , réplique le jeune homme : j'ai sa parole ; & qu'y auroit-il de plus sacré que ce qu'elle a promis ?

Alors ne pouvant retenir un premier mouvement de désespoir , je m'écrie : ah Dolerval , qu'avez-vous osé dire ! ah , le savez vous bien tout ce que j'ai promis ! & soudain je suis frappée des malheurs qui menacent Madame d'Etioles. Un sentiment de commisération m'emporte dans ses bras : mon amie , ma chere amie ,



tremblez d'apprendre.... mon sort ; il est affreux !.... car je ne suis pas la seule , ni la plus à plaindre ! Peut-être j'allois continuer , peut-être j'allois me trahir ; mais d'un regard plein d'une expression déchirante , Bovile paroît implorer mon silence en faveur de sa nouvelle épouse , & je sens bien qu'il faut , par pitié pour elle , lui dérober le véritable sujet de mes douleurs.

Cependant il est devant moi , celui dont j'ai pleuré la fin tragique. Si j'en crois toutes les apparences & sur-tout le vertueux caractère de ce Bovile , assurément incapable d'une perfidie , l'amant de Madame d'Etioles l'adoroit long-temps avant de me connoître. Lorsque , pour m'arracher à l'esclavage du cloître , il me conduisoit à l'autel , ce mortel généreux ne me faisoit pas seulement le

sacrifice de sa fortune ; il m'immoloit encore ses plus tendres inclinations, auxquelles l'âge avancé de Madame d'Etioles laissoit quelque espérance. Je voudrois pouvoir tomber à ses pieds, & lui témoigner la reconnoissance, l'admiration dont je suis pénétrée pour lui. Dans quels lieux je le trouve pourtant, & dans quelles circonstances ! combien de témoins m'environnent ! combien de témoins chers & redoutables, qui m'imposent la loi de les tromper ou de les outrager mutuellement ! jamais femme assez malheureuse se trouve-t-elle dans une situation plus difficile & plus déplorable ! Si je laisse échapper le moindre témoignage du respectueux attachement que je porte à Bovile, ne vais-je pas également étonner & désespérer la sœur & le frere ? Néanmoins, pour conserver à Madame



d'Etioles l'erreur qui la sauve, ne me faut-il pas en quelque sorte trahir mon ami ? Hélas ! ne faut-il pas aussi que je continue d'entretenir l'espoir de ce jeune homme, son doux espoir, auquel moi-même je m'étois laissée surprendre, & que jamais je ne dois remplir ? mais puis-je tranquillement recevoir les assurances de son amour, sans offenser mon époux qui les entend ?

Mon époux ? est-il le mien, s'il est celui de Madame d'Etioles ? sans doute il a perdu tous ses droits sur Emilie ; sans doute il y renonce ! & pourtant cette Emilie se trouve criminelle, si son cœur conserve encore un secret penchant pour quelque autre. Ah Dolerval, Dolerval, vous m'êtes donc à jamais ravi !

Tant de cruelles pensées ne me tourmentent pas sans se manifester  
de

de temps en temps par des lignes extérieures, dont mon amant s'inquiète. Je le rassure du moins par un officieux mensonge. Je lui dis, oui, j'ose lui dire, qu'il ne faut imputer mes agitations qu'à ces pénibles combats, qu'il est assez naturel que j'éprouve, quand je vois s'approcher le moment où je dois lui révéler toutes les horreurs de mon sort. Mais Bovile, Bovile, en ceci plus malheureux que moi, ne peut couvrir ses chagrins d'aucun prétexte raisonnable. Que dis-je, ses chagrins ! il lui faut, quand mille inquiétudes le dévorent, lorsqu'apparemment le désespoir est au fond de son cœur, il lui faut affecter des transports de joie. Je ne lui trouve pas toujours l'espece de courage nécessaire à sa position ; sa figure & sa voix s'alterent souvent au même degré : souvent il

tombe dans des rêveries sombres. Sa femme n'en conçoit d'abord qu'une tendre sollicitude qui se rapporte uniquement à lui. Patience & courage, mon ami, s'écrie-t-elle ; puisqu'ils vous ont rendu la liberté, fans doute ils vous rendront l'honneur.

Quoi qu'elle puisse lui dire cependant, & quelques efforts qu'il fasse, elle le voit bientôt non moins profondément préoccupé. L'amante alors s'inquiète & s'afflige pour elle-même : eh quoi ! dit-elle, êtes-vous plus malheureux qu'à votre retour de Cadix ; ou bien vous suis-je devenue moins chère ? — Ah ! s'il étoit possible que je ne vous aimasse point, réplique-t-il, mon sort peut-être me paroîtroit moins... me paroîtroit assez doux. Cependant, Madame d'Etioles ne s'alarme que davantage de cette

réponse , que son mari refuse d'expliquer , & dont je crois comprendre le véritable sens.

Enfin , ma sœur , que te rapporterai-je encore de cette soirée , l'une des plus cruelles de ma vie ? Bovilé paroïssoit chercher une occasion de m'entretenir en particulier. Moi-même j'aurois désiré qu'il m'aidât de quelques conseils dans ma position si critique. Il n'y a pas eu moyen. Madame d'Etioles , successivement inquiète & tranquille , contente & défolée , n'a pas un instant quitté son époux ; & de l'autre côté , toujours assis près de moi , ce jeune homme , d'abord enivré des plus douces espérances , ce jeune homme , du moins j'ai cru m'en appercevoir , a fini par m'observer avec un trouble naissant. Le refus de lui dévoiler mes secrets a-t-il vraiment suffi pour lui causer

un chagrin très-vif ? ou bien se feroit-il avisé de jouer le dépit & l'inquiétude , afin de m'arracher mes confidences ? Tout ce que je puis t'affurer , c'est qu'enfin il m'a très-ardemment pressée de m'expliquer. Toutefois c'étoit d'un ton où perceoit je ne fais quelle défiance étrangere au véritable amour qui , ce me semble , n'existe pas , s'il n'est fondé sur une entière estime. Et tout-à-l'heure , comme j'allois me retirer , M. Dolerval m'a dit avec impétuosité : ces aveux que vous refusez , que vous voulez différer encore , pourquoi vous feroient-ils pénibles ? L'innocence poursuivie & calomniée ne paroît que plus intéressante. On ne doit point rougir de ses malheurs : il n'y a de honteux que le vice. Il est vrai que s'il avoit eu l'inconcevable pouvoir de flétrir un mo-

ment votre ame, je ne pourrois plus jamais croire à la vertu.

Ma sœur, je n'ai puni que par mon silence ses doutes mal déguifés; & me voilà rentrée dans mon appartement, où je n'espere plus trouver de repos.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Le 8 décembre 1782, six heures du soir.

CE matin, il a fallu reparoitre à l'heure du déjeuner. Madame d'Etioles ne m'a pas semblé fort tranquille; Bovile avoit l'air très-pensif; & M. Dolerival a tout d'un coup recommencé ses sollicitations, mais avec un empressement qui m'a vraiment touchée; car il étoit plein de cette respectueuse délicatesse que je souffrois hier de ne pas toujours rencontrer. C'étoit pourtant, à le bien prendre, un surcroit



d'affliction pour ton infortunée sœur. Quel penchant condamnable que celui qui me fait trouver quelque charme dans l'hommage sincère de ce jeune homme , qu'il faut que j'abuse de mes fausses promesses ! Et quelle cruauté de m'obstiner encore à lui plaire , lorsqu'il ne m'est plus permis de l'aimer ! Je crois que dans mon désespoir j'aurois fini par lui tout avouer , lorsque Bovile , apparemment pressé de m'affermir dans des résolutions toutes différentes , a dit à Madame d'Etiolles : je vais donc , comme nous en sommes convenus , apprendre à votre amie tout ce qu'elle ignore de mes fatales aventures.

Aussi-tôt il m'a déclaré qu'il s'appelloit Bovile ; qu'en voyant , pour la première fois , vers la fin de 1775 , Mademoiselle de Sancerre , maintenant Madame d'Etiolles , il l'avoit adorée ;

que ne pouvant l'obtenir, il avoit porté ses chagrins sur les mers ; qu'un marin célèbre , M. de Varmont , l'avoit placé , soutenu , poussé dans la marine royale ; qu'après la mort de son protecteur , trouvant à Paris sa plus jeune fille menacée d'être ensevelie dans un cloître , il l'avoit épousée.

Ici, Dorothée , je n'ai pu m'empêcher d'interrompre le rapide récit : ah ! Monsieur , qu'elle vous doit d'estime & de reconnoissance , cette jeune personne ! ... — Elle n'est plus , s'est-il écrié ! — Elle n'est plus ? ... Oui , je le conçois , puisque vous avez épousé Madame.

Alors il m'a conté comment son Emilie avoit péri sur un navire incendié ; comment , à quelques jours de là , ses perfides compagnons d'armes l'avoient indignement abandonné dans un combat naval , livré contre les An-

glois , à la hauteur des *Açores*. Ma frégate étoit sous les eaux , a-t-il dit , je nageois sur l'abyme , & n'ai pas désespéré de moi-même. Le hafard à fécondé mes efforts ; un écueil m'a reçu. J'y ai passé trois jours , pendant lesquels je me suis nourri d'herbes & de coquillages. Au milieu de la quatrième journée , un navire espagnol , qui retournoit de *Tercere* à *Cadix* , m'a recueilli. Trop convaincu de l'injustice des hommes , toujours prompts à condamner les malheureux , j'ai caché mon véritable nom. Cependant , la fortune sembloit alors vouloir m'accorder le dédommagement de tous mes revers ; en débarquant à *Cadix* , j'y reçus une lettre de *Dolerval* , qui m'apprit que sa sœur étoit libre. Aussitôt j'accourus chez elle chercher un asyle... & ma récompense. Cependant comment l'obtenir ? Comment con-

traçter un second mariage ? La mort d'Emilie étoit physiquement certaine ; mais aucune preuve légale ne la constatoit ; & nos loix , en pareille circonstance , forcent au célibat le survivant des époux. Je m'avisai , pour assurer mon bonheur sans nuire à qui que ce fût , je m'avisai d'un moyen qui me parût n'entraîner aucun inconvénient. Il séduisit mon amante : nous allâmes à l'autel avec confiance ; je me mariaï sous le faux nom que mes malheurs venoient de m'obliger à prendre. Ce fut dans la nuit.....

Du sept Août ! me suis-je écriée ! je m'en souviendrai long - tems de cette nuit - là !... parce que mon amie m'en a plus d'une fois répété la date. Je conviens , a répondu Madame d'Etioles , en serrant mes mains dans les siennes , je conviens que je me la suis rappelée souvent avec un mélange de

plaisir & de peine. Voyez combien il est dangereux de composer avec ses devoirs : à cette époque , je l'osai pour la première fois de ma vie ; & maintenant j'en suis punie , au sein même de l'union la plus fortunée. Une crainte terrible en empoisonne tous les charmes : sans doute elle est trop peu fondée ; néanmoins elle renaît sans cesse. Hélas ! seroit-ce un pressentiment?... — Je crois vous comprendre , ai-je interrompu ; vous tremblez que sa première épouse , sauvée par quelque miracle , ne vienne un jour à reparaître , & ... — Et je n'aurois plus qu'à mourir ! s'est-elle douloureusement écriée. — Impossible , a dit son frère d'un ton consolant & persuadé ! — Impossible ! a dit Bovile , en me lançant un regard suppliant. Et moi-même , Dorothée , moi-même , émue

de terreur & de pitié, j'ai dit : impossible !

Voici quels étoient & quels sont encore mes projets, a repris Bovile pleinement rassuré. Je reparoissois vivant aux yeux de mes ennemis, aussitôt que les circonstances plus favorables me permettoient de solliciter la révision de cet inique procès, qui flétrit ma mémoire. Ensuite je me rendois sans partage à mon amante, &, sous le nom supposé qui m'avoit fait son époux, j'allois dans quelque village ignoré, vivre & mourir avec elle. Il y avoit seulement cinq jours que nous étions unis, quand le bruit se répand qu'une intrigue de cœur vient de déplacer M. de\*\*\*, le ministre de la marine, mon ennemi personnel. Je cours à Paris : la nouvelle étoit fausse. Je ne fais pourtant quel lâche courtisan de

mon puissant ennemi l'avertit de l'existence de Bovile & de son arrivée; mais au milieu de la nuit suivante, on m'entraîne, on me plonge dans le gouffre des vengeances ministérielles. Vous savez tout le reste, a-t-il ajouté, si ce n'est que ma femme va, selon toute apparence, entrer dans le cinquième mois de sa grossesse.

Les dernières paroles de Bovile donnent à M. Dolerval beaucoup de joie. Voilà, dit-il à sa sœur, voilà vos nœuds devenus plus sacrés & plus chers, s'il est possible.

Plus sacrés & plus chers ! Il a raison. Et sans doute Bovile ne nous a fait cette confidence qu'afin de me convaincre que par pitié pour une mère, autant que pour une épouse, je dois couvrir toujours d'un voile religieux l'affreuse vérité. Qu'il soit tranquille !  
je

je garderai le silence , quelque pénible qu'il puisse souvent me paroître. Je demeurerai sourde aux pressantes sollicitations de ce jeune homme ; je rejetterai ses prieres touchantes ; je supporterai le poids de ses reproches , hélas ! & je verrai , sans en être touchée , couler ses pleurs ameres , & je jouirai froidement de son désespoir : trop heureuse de sauver , au prix de ses jours & des miens , les jours de sa sœur , de mon amie , de cette mere infortunée , femme de mon ami !

Lui , cependant , qui ne peut deviner combien je serois moins à plaindre , s'il m'étoit possible de le lui déclarer ; lui , m'accuse d'insensibilité , d'égoïsme , de barbarie. D'ailleurs , vous l'avez promis , dit-il sans cesse. Et Madame d'Etioles se joint à son frere pour me rappeler mes engagements. L'insensée ! qu'elle tremble que



je n'aie pas toujours la force de les garder, ces secrets dont elle sollicite la révélation :

Enfin, l'ingrat jeune homme va m'outrager encore. Il va me répéter les terribles paroles dont il m'a tant affligé la veille : *l'innocence poursuivie ne paroît que plus intéressante.* Ne me comprenez vous pas, Mademoiselle, ou voulez-vous ne pas me comprendre ? Puis il ajoute : *on ne doit point rougir de ses malheurs : il n'y a de honteux que le vice.* Heureusement c'est là qu'il s'arrête. Heureusement il me rend assez de justice, ou me conserve assez d'égarde pour m'épargner aujourd'hui cette dernière réflexion, au moins inutile, que je me souviens d'avoir hier trop patiemment soufferte.

Mais que signifient-ils donc ces mots qu'il se plait à redire quand j'ai fatigué sa persévérance, & qu'il redit avec je ne fais quelle affectation mys-

térieuse, où je crois démêler un mélange inoui de menaces & de craintes, de confiance & d'inquiétude, d'audace & de respect ? Que signifient-ils ? Enfin je le saurai peut-être ! Peut-être M. Dolerval daignera-t-il clairement s'expliquer !

En attendant, je viens d'avoir une explication très-délicate avec son ami. Bovile a cru trouver le moment favorable de m'avertir à voix basse qu'il alloit m'attendre au jardin. Bovile pensoit alors n'être pas apperçu. Toutefois je crains bien que sa femme n'ait remarqué cette chuchotterie. Il est bien vrai que Madame d'Etioles nous tournoit le dos, mais elle avoit les yeux sur sa glace ; mais, dans un premier mouvement de surprise, elle s'est retournée ; mais elle n'a contenu qu'avec peine son inquiétude. J'ai dû prudemment laisser près d'une demi-

heure s'écouler ; & craignant alors que Bovile ne se lassât d'attendre , j'ai prétexté le besoin de me retirer dans mon appartement , où tu penses bien que je ne suis pas restée.

Il a commencé par me demander mille fois pardon du crime dont il s'obstine à se reconnoître coupable envers sa première épouse ; puis il m'a conjurée , par cette tendre commisération naturelle aux âmes sensibles , de laisser à Madame d'Etioles une erreur qui seule pouvoit garantir d'un trépas certain la mere & l'enfant. Ensuite il ne m'a causé nulle surprise , mais bien quelque embarras , en protestant d'un ton plein de respect , que je devois être , quant à lui , parfaitement tranquille , puisque l'heureux amant d'Éléonore avoit perdu tous ses droits sur Emilie ; sur-tout il m'a vue prodigieusement rougir , quand il m'a dit qu'il

*ou le divorce nécessaire.* 101

me trouvoit à plaindre d'être obligée d'encourager encore l'amour de ce jeune homme infiniment aimable. Enfin , il m'a priée de vouloir bien l'instruire quelle suite de prodiges m'avoit sauvée dans *Brest*, & conduite à *Tours*. Dorothee , j'ai dû lui tout avouer , excepté les forfaits d'un monstre dont je pourrois me venger ; à qui je pardonne , & pour le repentir duquel j'implore chaque jour l'infinie miséricorde de l'éternel.

Cependant Bovile , attentif à mes récits , n'a pas remarqué sans effroi que , Murville étant l'ami de Varmont, Madame d'Etioles se trouvoit sans cesse exposée au malheur de découvrir ma naissance ; & Murville , a-t-il ajouté , peut être encore un plus mauvais sujet que vous ne pensez ; car , je souffre de vous le rappeler ,

mais votre frere doit étrangement corrompre tout ce qui l'approche.

Il avoit encore plus d'une question à me faire, & sur-tout nous desirions rêver ensemble aux moyens d'écartier les périls dont notre amie nous sembloit environnée; mais Bovile a vu son beau frere venir droit à nous: il a fallu changer de conversation. M. Dolerival, en nous abordant, nous a félicités du courage qui nous retenoit si long-temps à la promenade, malgré le vent & le froid; & Madame d'Etioles, quand nous sommes rentrés, m'a dit assez séchement qu'elle m'avoit crue enfermée chez moi.

J'aurois dû, je le sens, conserver sur moi-même assez d'empire pour soutenir, pendant le reste de la soirée, le spectacle désespérant des chagrins mal déguisés du frere & de la sœur.

Plains - moi , Dorothée , plains - moi , puisque la mesure de mes maux passe déjà celle de mon courage. Mais si tu ne veux point t'en étonner , daigne encore un moment considérer , sous tous ses cruels rapports , la position de ta sœur au milieu des objets de ses affections les plus chères. Elle deviendra bien amère à chacun d'eux , la portion de douleurs que , dans ma situation , chaque jour plus triste , il me faudra nécessairement leur distribuer à tous. Et pourtant ils n'auront à supporter ensemble que la moindre partie du fardeau ; c'est sur la foible Emilie que doit sur-tout peser sa masse énorme. Ah ! lorsque je suis continuellement obligée de dissimuler à chacun d'entre eux quelque peine accablante , quelque dévorant chagrin , que deviendrais-je , s'il ne me restoit la consola-

104      *Emilie de Varmont,*  
tion de m'entretenir avec toi , pour te  
montrer mon infortune toute entiere ?

LA MÊME A LA MÊME.

Tours , ce 10 Décembre 1782. !

QU'IL est affreux de chagriner ceux  
qu'on aime , & de s'attirer leurs mé-  
contentemens ! Déjà Madame d'Etioles  
montre moins de tendresse à sa Juliette,  
n'aguères si chérie ; & l'ingrat Doler-  
val finira , je crois , par me haïr.

Dans ses impatiences , devenues plus  
fréquentes , il ne cesse de répéter ces  
phrases encore énigmatiques qu'il m'a  
dites cent fois , & tu ne fais pas à quel  
point je me sens moi-même fatiguée  
de son injustice. Tu ne fais pas tout ce  
que je souffre , lorsque je m'apperçois  
qu'il poursuit Juliette & son ami de

quelques coups - d'œil observateurs !  
Mais si l'instant d'après il se détourne  
pour me cacher les pleurs dont son vi-  
sage est inondé , combien alors je suis  
plus combattue , plus malheureuse !

Et cette intéressante Madame d'E-  
tioles , si douce , si timide au sein de  
ses agitations jalouses , quand je la  
vois aussi jeter à la dérobée un regard  
d'inquiétude sur Bovile & sur moi ;  
qui m'empêche aussi tôt de voler dans  
ses bras , de la presser contre mou  
cœur , & de me justifier , en lui disant  
tout ce que je suis ? Qui m'en empê-  
che , si ce n'est cette horrible certi-  
tude , que je ne puis rassurer l'amante  
& l'amie , sans mettre au désespoir la  
mere & l'épouse.

Ce qui les tourmente sur-tout l'un  
& l'autre , ce sont mes fréquentes  
promenades avec Bovile. Mais nous  
n'irions pas si souvent à ce jardin , ou ,



pour mieux dire, nous n'irions plus du tout, si l'on avoit eu la patience de nous y laisser quelquefois tranquilles. Lorsqu'après nombre de tentatives inutiles, nous avons pu, Bovile & moi, nous échapper & nous y rejoindre, aussi-tôt M. Dolerval accourt. Hier, comme la veille, il commençoit toujours par nous donner d'ironiques éloges *sur l'invincible courage qui nous faisoit supporter les intempéries de l'air*; aujourd'hui c'est toute autre chose; nous l'avons plusieurs fois surpris nous écoutant, pour ainsi dire. Du plus loin qu'il nous apperçoit, il vient; mais il prend toujours ses mesures de maniere que nous le précédions; & quand il est à très-peu de distance, il ne s'avance plus qu'à pas lents, à petit bruit. Encore faut-il bien qu'il nous joigne, car en ce cas nous ralentissons la marche sans affectation. Ainti

forcé de nous aborder, il le fait, mais sans dire un seul mot. Il craint apparemment de ne pouvoir, dans son dépit, ménager assez ses expressions; seulement il reste à mes côtés, règle ses pas sur les nôtres, & continue de nous accompagner ainsi, jusqu'à ce qu'il nous ait contraints de rentrer au logis.

Ce soir pourtant on nous a laissés près d'une heure ensemble; aussi nous avons déterminé quelque chose d'important. Elles me sont cruelles, les résolutions qu'il a fallu prendre, plus cruelles que je n'ai pu l'avouer à Bovile. Dorothee, j'ai dû le décider, pour le repos de son Eléonore, & peut-être pour celui de ce jeune homme, mais jamais pour le mien, jamais! j'ai dû le décider à me conduire, un de ces matins, sans en avoir prévenu mes hôtes, dans tel couvent qu'il juge-

roit convenable. J'avois d'abord espéré qu'en prenant les précautions nécessaires, je pourrois arriver inconnue dans le tien, ma sœur; mais Bovile m'a vivement représenté les cent mille accidens qui, tôt ou tard, y trahiroient ma retraite; & quand il m'a parlé de la haine que Madame de Varmont me porte, j'ai senti je ne fais quelle secresse horreur qui m'a trop avertie des dangers plus grands auxquels m'exposeroit la cruauté de son fils. Ma chere Dorothee, console-moi de ce nouveau malheur : ce n'est pas dans ta solitude que j'irai mourir.

Ce terrible préliminaire une fois convenu, nous n'avons eu rien de plus pressé que de reparoitre. Je m'étonnois qu'on ne fût pas venu troubler nos tristes délibérations. Il paroît que de leur côté, le frere & la sœur avoient aussi quelques affaires à traiter, quelques

ques affaires secrètes & fâcheuses. On s'est hâté de nous cacher des lettres qu'on lisoit; & j'ai remarqué beaucoup d'altération sur les figures : M. Dolerval sembloit violemment agité.

Ils ont eu , dans le cours de cette soirée , des pour-parlers très-longs & très-myftérieux. Je pense , & Bovile croit auffi , que j'étois le malheureux objet de leurs entretiens. Il est certain qu'en se parlant tout bas , ils me regardoient d'un air qui m'a presque alarmée. Au reste , ce jeune homme a fait , pendant le souper , de rares & pénibles efforts pour m'adresser la parole ; & sa sœur profondément préoccupée , sembloit m'appercevoir à peine. C'en est fait ! j'ai perdu leur tendresse. Mon cœur , ému d'une tendre pitié , trouve quelques raisons de pardonner à Madame d'Etioles ; mais , vous , Dolerval , vous , rien ne sauroit vous excuser !

Dorothée , ne crois pas que les torts dont ils deviennent coupables envers moi , me rendront moins amère la séparation qui se prépare. Ne le crois pas. Ce départ sera suivi d'une absence éternelle ! Ce cruel départ précipitera la fin de ma vie. Ah ! tant mieux , tant mieux , si j'ai quelques jours de moins à souffrir ! Mais ce n'est pas-là ce qui peut déterminer Emilie. Je veux sur-tout essayer de rendre un peu de repos à ces ingrats , dont je fais ici le tourment , & qui , trop tôt peut-être , instruits de mon dévouement généreux , viendront du moins verser quelques pleurs sur ma tombe.

---

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours, le 11 décembre 1782, midi.

QUELLE scène ! heureusement il en faudra peu d'aussi cruelles pour m'obtenir la paix du tombeau

Ce matin , Madame d'Etioles m'a reçue avec tous ces témoignages d'amitié qui nous étoient familiers autrefois. J'ai d'abord été surprise de trouver de si bonne heure M. Dolerval dans son appartement. Il s'y promenoit à grands pas ; & comme , après les premiers complimens , il paroïssoit pressé de chercher quelques lettres dans son porte-feuille , sa sœur lui a dit : un moment ! ne précipitons rien ; votre ami ne sauroit tarder à descendre.

En effet , son mari vient à paroître. Aussi-tôt elle lui dit , en se plaçant

entre M. Dolerval & moi : je vous attendois , mon ami. Veuillez vous affeoir , veuillez m'entendre un instant sans m'interrompre ; & que chacun de vous m'accorde cette grace.

Bovile , par quelle fatalité l'époque de votre retour , si désirée de votre amante & de votre ami , cette heureuse époque qui devoit finir toutes leurs peines , ne leur a-t-elle jusqu'à présent causé que des chagrins amers ? Quelle que soit la cause de nos malheurs , il est pressant de la pénétrer. Je ne présume pas qu'il nous soit également possible de supporter long-temps encore la situation plus ou moins pénible où je vois que nous sommes tous. Et puisque tôt ou tard une explication nous deviendroit nécessaire , vous me ferez gré , du moins je l'espere , vous me ferez gré de la promptitude & de

la franchise que je vais mettre à la provoquer.

Mademoiselle, peut-être qu'en effet mon frere avoit mérité, par l'amour le plus tendre, que vous lui révélâssiez, à lui de préférence, l'impénétrable mystere de vos malheurs. Je ne m'informe pas si réellement, & pourquoi, vous avez honoré de vos confidences mon mari plus heureux. Je me borne, pour l'intérêt de tous, à vous presser de confier vos secrets à tous. C'est une faveur que je sollicite au nom de mon époux, qui ne pourroit être long-temps heureux chez lui, s'il y voyoit sa femme & son ami dans de continuelles inquiétudes. C'est une justice que je réclame au nom de mon frere, qui vous aime, comme vous le méritez sans doute, avec idolâtrie, mais que vos entretiens si fréquens & si mystérieux avec Bovile désesperent. Je vous



en conjure aussi pour moi, continue-t-elle, en me prenant les mains qu'elle serre avec tendresse; pour moi qui ne veux plus vous cacher que je suis un peu jalouse de vous. Enfin, ma chère Juliette, je dois vous en conjurer pour vous-même, pour votre réputation, pour vos vertus, que de toutes les calomnies la plus noire, apparemment, ose poursuivre jusqu'au sein du respectueux amour & de la confiante amitié.

Mon frère, montrez vos deux lettres. Il les a reçues, me dit-elle, le 5 de ce mois, quelques momens avant de quitter Paris pour revenir ici. — Je n'ai pas voulu croire un mot de ce qu'elles contiennent, s'est écrié M. Dolerval, pas un mot. — Avant tout, reprit Madame d'Etioles, qu'il me soit permis de vous reprocher un excès de dissimulation. J'ai souvent eu l'occasion de vous parler de son frère aîné,

Murville ; jamais vous ne m'avez laissé soupçonner qu'il vous étoit connu.... Je comprends votre silence , Juliette ; & l'auteur de la seconde de ses lettres , M. de Varmont , l'auriez-vous , pour votre malheur.....

Dorothée , je n'en ai pas entendu davantage : au nom de mon frere , prononcé par Madame d'Etioles , je me suis évanouie.

En revenant à moi , j'ai vu mon amie dans une grande agitation , son frere baigné de larmes , & Bovile pâle d'effroi.

Elle le connoît ! s'écrioit M. Dolerval. Comment le seul nom de ce jeune homme , ou la simple vue d'une lettre écrite par lui , peuvent ils lui causer tant d'épouvante ? demandoit Madame d'Etioles. Et Bovile , d'une voix tremblante , insistoit vainement pour qu'on lui confiât les redoutables lettres. Li-

fez , mon amie , ai-je dit à Madame d'Etioles , lisez. Il est vrai que je tremble , mais ce n'est pas pour moi.

Bientôt je me suis apperçue qu'apparemment par pitié M. Dolerval remettoit les papiers dans son portefeuille. J'ai dit qu'il n'étoit plus temps de rien ménager. J'ai demandé qu'on me les laissât voir , j'ai prié , pressé , conjuré ; Madame d'Etioles enfin me les a fait remettre. Moi-même je les ai lus ; j'ai pu les lire ! & maintenant, Dorothee, ma vue est troublée ! ma main tremble encore ! mais n'importe. Avant de te rapporter la fin de cette horrible scene, je veux t'envoyer la copie de ces lettres. Ensuite je te dirai le commentaire auquel elles ont donné lieu , comment j'en suis demeurée possesseur , & ce que j'en veux faire.

MURVILLE A DOLÉRAL.

Brest, le premier décembre 1782.

Vous avez du talent, mon frere, beaucoup de talent. La miniature est si ressemblante, que j'en ai failli pâmer d'étonnement & de joie. Vous la connoissez bien, puisque vous la peignez ainsi de mémoire : heureusement pour vous je la connois mieux. Sans doute elle est charmante : cependant si j'en voulois croire tout ce que m'en dit Varmont, qui l'a pratiquée plus que moi, ce seroit un petit monstre avec ses appas ! Je ne suis pas tout-à-fait dupe de mon cher ami : je vois qu'un reste d'amoureux dépit, d'ailleurs mal déguisé, quoi qu'on fasse, s'il n'entasse de noirs mensonges, exagere du moins de laides vérités ; mais en réduisant le

tout à sa triste valeur, il paroît maintenant à-peu-près certain, mon pauvre Dolerval, que ta future n'est qu'une aventuriere. Que tu voulusses en faire un amusement, passe encore; je pourrois, en ce cas, me décider à t'abandonner mes droits. Mais l'épouser! tu me mettras en pieces avant de m'y faire consentir! & défiez-vous de moi, car il n'y a rien que je ne sois capable d'entreprendre pour vous en dépêtrer.

*P. S.* Réflexion faite, je t'envoie la dernière lettre que j'ai reçue de Varmont. Tu verras tout ce qu'il m'y raconte de l'aimable enfant dont tu penses à faire ta très-honorée femme. La douce missive de mon véridique ami te charmera sans doute; car elle est toute entière, excepté le premier alinéa pourtant, consacrée au pompeux éloge

*ou le divorce nécessaire.* 119

*de l'adorable personne.* Adieu , mon trop bon frere , & je te le répète , prends garde à moi.

V A R M O N T A M U R V I L L E .

1 Paris , le 25 Novembre 1782.

**J**E ne t'en voulois pas du tout, mon ami ; je ne t'ai pas écrit , parce que de misérables affaires d'intérêt ont pris tout mon temps. Ma plus jeune sœur , que je venois de marier , s'est laissée mourir ; & tu fais la digne fin de ce Bovile , dont on a confisqué les biens. Cependant la dot de sa femme vaut la peine d'être répétée ; delà vient que je me suis environné de gens de loi qui m'excedent. Tu me diras que , sans doute , ils me laissent quelques loifirs ; fort peu , je t'affiure : & ce peu , je t'avoue que je l'emploie très-paffable-

ment auprès d'une jolie personne qui ne rebute pas mes soins : tu m'excuseras d'avoir , en de telles conjonctures , préféré l'amour à l'amitié.

Quant à la petite fille dont tu me parles , en vérité je n'y fongeois pas plus que si je ne l'avois jamais connue. J'ai , pour ainsi dire , été surpris d'apprendre qu'elle existoit. Je me suis étonné sur-tout qu'elle fût en d'autres mains que les tiennes. Mais Lafleur avec qui je viens de causer, Lafleur m'a certifié.... qu'en effet il l'avoit vue assez mal gardée dans ton château ; & dans le fait , je la connois alerte à décamper , la demoiselle ! A propos , je t'avois promis son histoire : je vais te la dire en abrégé. La chere enfant m'avoit été vendue ici , pour quelques cinquantaines de louis , par une espece de mere qui m'avoit garanti ses prémices. D'abord je me suis  
en

en cela trouvé dupe sur le marché. Mais vois ma turpitude : je me détermine sur ses vives instances à la conduire à Brest. Elle y vouloit, disoit-elle, embrasser un frere qui partoit sur l'escadre. Ce prétendu frere, c'étoit un faquin qu'elle aimoit. Au milieu d'une belle nuit, à l'instant où je m'y attendois le moins, l'aimable fille, prudemment faisie de mes meilleurs effets, ouvre doucement la porte & s'évade. Cependant mon valet, qu'un léger bruit éveille, court sur les pas de la fugitive : il est prêt à la joindre sur le port, elle perd la tête & se jette à la mer. C'est de-là que je ne fais quelle providence l'a tirée, pour la remettre en ton pouvoir. Mon ami, fais maintenant ce qui te plaira; mais pour ton propre compte, je t'engage à la laisser là. Tu vas te tourmenter dans sa pour-



suite, & d'honneur elle n'en vaut pas la peine.

Il est vrai pourtant que si tu as en effet quelque amitié pour l'homme qui s'en est coëffé, tu ne saurois prendre des moyens assez prompts, je dirois même assez violens, pour l'empêcher de conclure un mariage qui feroit maintenant son déshonneur, & tôt ou tard son tourment.

Au reste, quelque parti que tu prennes, je ne m'y intéresse maintenant qu'à cause de toi, mon cher Murville; & puisses-tu l'oublier toi-même, comme je desire qu'elle m'oublie! seulement j'espere que le sot individu qui m'a dans le temps répondu de cette fille, pour me voler en quelque sorte mon argent, aura lieu de s'en repentir. Adieu, je te plains, si tu l'aimes encore; je plains davantage ton ami, s'il l'épouse.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Toujours du 11 Décembre 1782, trois heures  
après midi.

DOROTHÉE, voilà pourtant les affronts qu'il m'a fallu dévorer devant ce jeune homme éperdu d'amour & de crainte ; devant ce jeune homme qui peut-être ne repousse qu'à peine les soupçons les plus injurieux à celle qu'il aime. Je tremblois pour sa sœur, en commençant cette affreuse lecture. Dès que j'ai vu de quelle nature étoient les odieux mensonges que multiplie, pour me perdre, ce Varmont ingénieux dans ses scélératesses ; dès que j'ai vu que ces atroces calomnies alloient du moins servir à couvrir d'un bandeau plus épais les yeux de Madame d'Etioles, & qu'au

prix de mes nouveaux outrages, mon amie se trouvoit sauvée, j'ai repris courage en quelque sorte. J'ai poursuivi d'une voix moins altérée; j'ai pu finir; & Bovile, qui, dans les angoisses d'une horrible attente, étoit d'abord épouvanté pour son épouse, Bovile n'a bientôt frémi que pour moi.

Je passe sous silence le trop long commentaire auquel les insolences de Murville ont donné lieu; mais quelques-unes des remarques que les calomnies de ce Varmont ont produites, méritent malheureusement d'être rapportées.

A ce passage de la lettre de Varmont : *tu fais la digne fin de ce Bovile, dont on a confisqué les biens.* L'insolent! s'est écrié le mari de Madame d'Etioles; & je me piquerois plus long-temps d'une fausse délicatesse!

Apprenez tous ce que je me repens de ne vous avoir pas dit plutôt : c'est ce Varmont qui m'a fait mettre à la Bastille. Oui, tout me l'annonce ! Le jour de mon arrivée dans la capitale, je cours chez mon indigne beau frère, pour m'informer, de lui-même, s'il est vrai qu'il répète six cent mille livres qu'il n'a point déboursées ? L'insigne frippon m'ose dire en face que je n'aurois jamais reconnu cette somme s'il ne me l'avoit pas comptée. Indigné, je m'éloigne ; je vais descendre à l'auberge, où sans doute il m'aura fait suivre par un de ses laquais. C'est alors seulement que j'apprends la fausseté de la nouvelle qui m'avoit mis en route. Mon ennemi se trouvant toujours en place, j'aurois dû repartir sur le champ ; mais je vou-

lois écrire à ma femme, & d'ailleurs j'étois fatigué. Je m'arrête donc pour quelques heures. Personne au monde que ce Varmont, ne se doutoit de mon existence & de mon passage à Paris. Cependant vous savez qu'on m'a dénoncé dans la nuit même, puisque le bourreau, porteur de la lettre - de - cachet, est venu me surprendre à quatre heures du matin.

Dorothee, Madame d'Etioles & son frere ont eu quelque peine à se persuader cette horreur; & moi, ma sœur, aux premiers mots de ce récit, à coup sûr véridique, j'ai reconnu Varmont.

Cependant j'avois repris cette lecture, & bientôt je me suis interrompue moi-même : eh! oui, me suis-je écriée en lançant un regard à Bovile, oui, sans doute, *une espece de*

*mere m'a vendue!* Mais ce fut bien le plus généreux des hommes qui m'acheta : comme mes indignes parens l'en ont récompensé pourtant! Ah! du moins puisse-t-il rencontrer dans une autre famille le bonheur dont tous les individus de la mienne paroissent faits pour le priver!

Ma chere Dorothee, ceux pour qui le véritable sens de ce discours étoit impénétrable, n'ont pu s'empêcher de lui donner une interprétation bien fâcheuse; car j'ai vu Madame d'Etioles rougir, & M. Dolerval tomber dans la consternation.

Quelques lignes plus loin, Madame d'Etioles m'a demandé, d'une voix tremblante, s'il étoit vrai qu'on m'eût *conduite à Brest?* — Hélas, oui, Madame! — Et ma réponse a coûté des sanglots à son frere.

Est-il vrai, m'a-t-il dit à son tour, que vous aimiez quelqu'un sur l'esca dre? — Oui, Monsieur, je.... j'ai- mois quelqu'un. — Il a pâli, ma fœur, il s'est assis : j'ai cru qu'il al- loit tomber dans le malheureux état dont je fortois à peine.

Un moment après : mais, a dit Bo- vile avec véhémence, c'est un aby- me d'iniquités, d'obscurités, d'infam- ies dans la profondeur duquel je m'é gare ! — Oui ! comme vous dites ! s'est écrié le jeune homme en se le- vant impétueusement : un abyme d'iniquités, d'obscurités, d'infamies ! Une foule de noirceurs ! Un tas de calomnies que, malgré ses aveux, je ne puis croire encore !

Enfin, je n'avois plus rien à lire. Madame d'Etioles a gardé quelque temps le silence ; puis en me regar- dant d'un air, d'un air dont mon

cœur s'est ému : Eh bien, m'a-t-elle dit, j'attends. — Quoi, mon amie ? — Votre nom, s'est elle écriée, vos secrets, vos malheurs ; des malheurs qui vous justifient ! — Pour me justifier, mon amie, il faudroit sacrifier la femme la plus digne... — Juliette ! ma chère Juliette ! les apparences & vos propres aveux semblent vous accuser : cependant, parlez ; je suis prête à croire... — Et moi, femme trop intéressante, je suis prête à m'immoler. — Mademoiselle, a-t-elle dit en s'éloignant un peu, veuillez y réfléchir : cet aveu que je sollicite, est indispensable. — Vous insistez, Madame ? Eh bien je... Je vous demande trois jours. — Encore trois jours ! s'est écrié le jeune homme qui nous écoutoit dans un horrible transe, — encore trois jours ! a dit aussi Madame d'Etioles. — Oui, trois jours ;



& si je ne vous avoue point alors qui je suis , je vous promets du moins de sortir , quoique avec un regret bien vif , de cette maison , où ma présence ne cause plus que du trouble. — Quelle alternative vous m'annoncez , Juliette ! croyez - vous donc qu'elle puisse m'être indifférente ? Et voyez ce jeune homme !.. — Prenez pitié de mon désespoir ! a-t-il interrompu. — Votre désespoir... augmente le mien ; Dolerval , je dois être inflexible. Mais vous , ne me refusez pas une grace. — Parlez : ma vie est encore à Juliette. — Plus ces lettres sont horribles , plus il convient qu'elles me restent. Veuillez me les laisser , permettez que j'en dispose. — Hélas ! a - t - il répondu , quel présent !... Juliette , vous vous éloignez ? Cruelle , voulez-vous que d'affreux soupçons?... — Monsieur ,

je ne puis empêcher qu'il ne vous en reste ; mais un jour , Dolerval , un jour *l'innocence calomniée n'en paroîtra que plus intéressante.*

A ces mots , je me suis retirée , ma sœur : j'ai déposé mes chagrins dans ton sein. Maintenant je livre aux flammes ces horribles lettres , monumens nouveaux des iniquités de Varmont : & puissent ainsi périr toutes les traces de ses crimes !

*J'ai d'abord été surpris d'apprendre qu'elle existoit ,* écrit-il. Malheureux ! je te crois. Tu n'avois rien épargné pour que cette surprise ne te fût jamais donnée ! Et les derniers mots qu'a tracés ta main sanguinaire , m'annoncent assez que ton infortuné complice sera puni de n'avoir pas été barbare , inhumain , farouche autant que toi.

Et ce Murville , déjà si coupable en-

vers moi , que me veut-il encore ? Quel projet d'oppression forme - t - il contre son esclave ? Mais je ne le suis plus , je ne peux plus l'être : Bovile est ici ! Ce jeune homme , d'ailleurs , ce jeune homme , j'en suis bien sûre , ne souffriroit pas que son frere osât m'insulter ! & puis n'ai-je pas contre ses attentats une ressource infaillible ? que puis-je redouter du plus audacieux suborneur , quand je me vois réduite à ce malheur extrême de regarder la mort comme un bien !

DE LA MÊME A LA MÊME.

Toujours du 11 Décembre, minuit.

ENFIN toutes les horreurs de ma destinée se sont accomplies. Apprends des événemens désastreux.

II

Il étoit près de fix heures , on commençoit à ne plus distinguer les objets : je me tenois encore renfermée dans ma chambre , où du moins je pouvois gémir. Bovile survient , qui me prie d'ouvrir ma porte ; puis il me conjure de lui donner un moment d'entretien. Moi , qui tremble qu'on ne le voie dans ma chambre , & qu'une aussi fâcheuse circonstance n'ajoute plus de force aux soupçons jaloux de sa femme , je lui représente qu'il est plus convenable d'aller au jardin. Nous y descendons. Aussi-tôt Bovile s'écrie : votre frere est le plus grand des scélérats. Ce fut lui , je n'en doute plus , qui mit ou qui fit mettre le feu sur le vaisseau qui vous portoit. — Je veux essayer de défendre l'accusé ; non , non dit Bovile , votre générosité ne m'abusera plus. La vérité luit à mes regards , & tout

m'annonce qu'elle a frappé les vôtres. Ma chere Emilie , je crains bien qu'elle n'éclaire encore d'autres yeux. Ce matin , dans votre douleur , vous en avez trop dit. Ma femme maintenant réfléchit , conjecture , rassemble une foule de circonstances éparfes , leur compare votre conduite irréprochable & vos réponses équivoques. Elle tire de vos aveux , quoique très-obscurs , des inductions qui l'aident à rétablir , dans leur cruelle simplicité , les faits dénaturés par l'écrit de Varmont. Tout - à - l'heure en se promenant à grands pas , elle disoit : *sa mere la vendit. Un homme généreux l'acheta. Ce fut à Brest qu'on la conduisit. Elle aima quelqu'un sur l'escadre. Il paroît qu'elle tomba dans la mer. Et tout d'un coup mon infortunée femme m'a fait , avec véhémence , cette question terrible : quel âge avoit Mademoi-*

*selle de Vermont, quand vous l'épousâtes? Emilie, belle & généreuse Emilie, je crains bien que le redoutable dénouement ne s'approche. Cependant redoublons de précautions pour l'éloigner. — Paix! lui dis-je. — Pourquoi? répondit-il. — Ne voyez-vous pas derrière nous.... ce jeune homme.... Dolerval qui nous suit.... nous observe.... nous écoute? — Un mot seulement, reprit-il à voix basse: promenons-nous quelques minutes encore, pour qu'il n'y ait point d'affectation. Ensuite rentrez dans votre chambre; enfermez-vous. Si Madame d'Etioles frappe, n'ouvrez pas. Je viendrai vous prendre au milieu de la nuit. Trop malheureuse Emilie, je vous reconduirai dans cette solitude du cloître, d'où je ne vous ai tirée que pour votre tourment. — Paix donc! il approche! — Eh bien*

changeons de conversation. — Oui, parlons des craintes que me donne Murville; je puis maintenant, devant Dolerval, causer de son frere sans inconvénient.

Dorothee, ce jeune homme alors nous aborde, mais, selon sa coutume, sans proférer une parole. Seulement, comme je te l'ai dit, il marche à mes côtés, en réglant ses pas sur les nôtres. Moi, sans lui parler non plus, sans même le regarder, je continue, je continue de ce ton naturel que l'on conserve quand on ne craint pas de mettre au courant de la conversation le tiers qui survient; je m'adresse toujours à Bovile : j'avoue que je redoute fort ce Murville; quel méchant projet peut-il donc méditer contre moi ? — Tranquillisez-vous, répond l'ami de Dolerval : ces petits séducteurs si dangereux, n'ont de l'audace qu'avec les femmes; ce n'est pas

contre des guerriers qu'ils se piquent d'être courageux & forts ! Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines , ne craignez rien de vos méprisables ennemis : le seul aspect d'un brave homme les feroit pâlir.

Comme il achevoit de parler , nous nous trouvions à l'extrémité de l'allée couverte , près d'une petite porte qui ferme le jardin , du côté du fauxbourg. A l'instant où Bovile se retourne , croyant paisiblement regagner la maison , ce jeune homme entraîné par je ne fais quel mouvement de folie , ce jeune homme me saisit dans ses bras , & m'emporte , plus prompt que l'éclair. En même-temps la porte s'ouvre d'elle-même , & soudain se referme. Ainsi je me trouve séparée de mon défenseur , en moins de temps qu'il ne m'en faut pour te l'écrire : & tandis que Bovile , sans doute stupé-



fait de ma prompte disparition, reste renfermé dans le jardin, on me dépose dans la chaise de poste qui m'attendoit, on s'y jette à mes côtés; le postillon pousse les chevaux : nous volons.

Je t'avoue qu'en ce moment encore j'éprouvois plus d'étonnement que de crainte : malheureux Dolerval ! y songez-vous ? disois-je. A quel point votre passion vous égare ! c'est une amie que vous offensez !, c'est de la maison de votre *Eléonore*, que vous enlevez celle à qui votre amour toujours respectueux avoit inspiré de.... de l'estime ! Quoi ! vous Dolerval, vous aussi, vous opprimez les femmes !

Cependant on ne me répond que par un ricannement sourd. Je sens alors une véritable crainte : j'accable ce jeune homme de mes reproches & de mes questions. Il s'obstine à garder

le silence. Enfin, d'affreux soupçons commencent à troubler mes esprits : des cris d'effroi m'échappent. Aussitôt, d'une main il couvre ma bouche, & de l'autre il se permet d'insolentes caresses. Furieuse, je lui fais avec les dents & les ongles plusieurs blessures ; mais le cruel combat est interrompu par un combat plus cruel encore. Nous entendons un coup de feu, le postillon tombe en criant : au secours ! il est déjà trop tard ; quelqu'un paroît à la portière : un second coup part. A la lumière que produit l'explosion, je vois que l'assassin est masqué ; je vois que celui qui m'outrageoit tout-à-l'heure, & maintenant me protège, c'est Murville. Murville vient de me couvrir de son corps, il a reçu le coup qui m'alloit frapper. Qui que tu sois, dit-il, prends ma bourse & ma vie ; mais

respecte tant de beauté. Cependant il cherche ses armes qu'il ne trouve point ; & tandis qu'on lui tire un troisieme coup dont apparemment il n'est pas atteint, il se précipite hors de la voiture, saisit à la gorge son ennemi, le pousse, le presse, le renverse, tombe & roule dans la poussiere avec lui. Mes pistolets ! crie-t-il sans cesse ! mes pistolets ! on les aura mis sous le siege du fonds.

En ce moment terrible, Dorothee, je me sentoie une force extraordinaire : bientôt je descends armée des pistolets de Murville, & peut-être que la main d'une femme va délivrer la terre d'un brigand. Juge pourtant quelle est mon épouvante : à l'instant même je puis distinguer, non loin des combattans, un homme qui, dans l'attitude de la douleur & de l'étonnement, demeueroit encore

paissible spectateur de cette lutte affreuse. Il approche, il me regarde : quoi ! c'est vous, Madame ! souffrez, dit-il en m'arrachant mes armes, souffrez que celui qui vous sauva la vie dans ce bois même, vous épargne maintenant un crime. C'est à moi de me venger des forfaits auxquels il a toujours voulu me forcer. C'est à moi de le punir.

A ce discours, Dorothée, tu reconnois déjà Lafleur, comme je le reconnus à sa voix ; & dès-lors je n'ai plus besoin de te dire quel est le tigre contre qui Murville soutient un combat trop inégal.

Cependant, le domestique furieux ajuste son maître, mais d'une main déjà foible, mal assurée, tremblante ; & tout-à-coup il chancelle, il tombe, en faisant d'horribles contorsions. Toutefois le coup doit avoir atteint son forcené complice, qui vient de pousser

un cri douloureux. Mais il n'est point abattu ; mais il semble que sa blessure double ses forces en doublant sa rage : car c'est alors qu'il parvient à se dégager des bras de Murville, & court sur moi le glaive à la main. Viens, cruel ! je n'essayerai point de ramasser les armes dont ton complice n'a pu se servir pour t'immoler : j'aime mieux cent fois recevoir la mort de toi que de te la donner.

Mais mon heure n'est pas tout-à-fait venue. Murville, que ranime la vue de mon pressant danger, se précipite entre nous. Pauvre enfant ! qu'ai-je fait ! s'écrie-t-il : c'est à vous surtout qu'on en veut. L'infortuné, sans doute assez puni, me plaint & me protège en même-temps. Il pare du bras plusieurs coups de poignard. Mais il ne peut tarder à succomber ; & rien n'empêchera plus son assassin de se

baigner à loisir dans le sang d'une sœur. Au moins le ciel permet que la victime ne sente pas les dernières horreurs du sacrifice : mes genoux tremblent, mes yeux se ferment, je tombe sans connoissance sous les roues de la voiture.

En revenant à moi, je vois .... des objets de terreur ! Hélas ! pourquoi me rappeler à la vie ? Mais, Dorothee, souffre que je te quitte ; souffre que je retourne au chevet d'un agonisant !

**BOVILE A DOROTHÉE.**

Tours, le 12 décembre 1782, 6 heures du soir.

DIGNE sœur d'une femme dont les rares traits n'égalent pas la bonté, sœur infortunée du scélérat le plus exécrationnable que la terre ait jamais porté ; c'est cette Emilie, dont vous êtes la

plus tendre amie, & dont je ferai toujours le plus ardent défenseur ; c'est elle, qui, trop accablée de ses peines, mais non moins tourmentée de vos inquiétudes, me charge de vous apprendre son sort. Rassurez-vous : nul danger ne menace plus votre sœur, elle est sans blessure ; mais que ne pouvons nous la préserver des atteintes de la douleur, comme nous l'avons arrachée aux attentats d'un monstre !

Dolerval venoit de me ravir Emilie ; du moins je le croyois. Je cours, je le trouve auprès de sa sœur : quel prodige ! vous enlevez Juliette là-bas, & vous êtes ici ! — Dieux ! ce ne peut-être que mon frere, s'écrie-t-il : vite ! courons !

Nous fellons à-peu-près nos cheveux ; à tout hasard je prends mes armes, les domestiques reçoivent l'ordre  
de

de suivre ; mais Dolerval & moi nous volons d'abord sur le chemin que j'ai vu prendre au ravisseur.

A moins d'une demi-lieue de Tours , dans un bois , sur le milieu de la route , une voiture étoit arrêtée. Deux hommes se battoient auprès d'une femme évanouie. L'un des deux avoit un poignard , l'autre étoit sans armes : à moi ! dit le vaillant jeune homme que son ennemi frappoit sans le faire reculer. C'est Murville qu'on assassine ! s'écrie Dolerval. Et dans l'instant celui que nous croyons un voleur , tombe sous mes coups.

Murville , quand le danger n'existe plus , Murville , qui perdoit beaucoup de sang , tombe en foiblesse. Nous bandons ses plaies , aussi bien que la profonde obscurité peut nous le permettre. Ensuite nous replaçons dans la voiture Juliette toujours évanouie. Alors de



sourds gémissemens se font entendre auprès de nous ; une voix bientôt nous crie : *je sens dans les entrailles un feu dévorant, qu'on me secoure ; je dirai tout.* Nous cherchons ; je donne du pied contre un homme qui se rouloit dans la poussiere , & paroïssoit tourmenté d'horribles convulsions. Il veut parler ; mais un accès plus fort le fait , il ne pousse que des cris confus. Un peu plus loin , Dolerval trouvoit un mourant , c'étoit le postillon de Murville ; & de l'autre côté j'entendois encore des plaintes , des juremens , des blasphêmes , qui me prouvoient que le brigand que je venois d'abattre n'étoit pas prêt à rendre le dernier soupir. Notre situation au milieu de tant de gens en péril , devenoit embarrassante. Heureusement j'appercevois la lueur des flambeaux que sans doute on nous apportoit. En effet , ce

font nos gens qui viennent , mais ils ne viennent pas seuls. Ils escortent une voiture qui nous amene... Hélas ! ma femme elle-même ! ma femme , craignant qu'après avoir joint le ravisseur , nous ne pussions pas le déterminer à nous rendre sa proie , & qu'il ne s'en-suivit une rixe funeste entre ses freres & son époux , accouroit dans l'intention d'essayer sur l'esprit de Murville ses sollicitations apparemment plus puissantes. L'infortunée ! de quelle scene horrible son mauvais sort va la rendre le témoin & l'acteur ! Quels éclaircissemens plus horribles elle va recevoir !

Murville , le premier , reprend l'usage de ses sens : avant tout , dit-il d'une voix foible , délivrez-moi de mes doutes : arrachez à ce brigand son masque. On obéit trop tôt ; il reconnoit celui que moi-même je frémis de

reconnoître. Cruel Vermont, il est donc vrai que tu m'immolois pour une femme? Que dis-je! Tu voulois immoler aussi ta maîtresse? Sa maîtresse! s'écrie l'homme qui m'avoit déjà parlé. Non, non : sa sœur! — Sa sœur! répète plusieurs fois Murville épouvanté: sa sœur! .... Ah! scélérat... tout s'explique... ce n'est pas pour la première fois que tu l'afflines! Et j'étois l'ami de ce monstre! Grand Dieu! Dieu juste, tu ne m'as pas assez puni!

Sa sœur! répète aussi mon Eléonore en versant des torrens de larmes : ah! s'il est le frère de Juliette, de qui suis-je donc la femme!

Sa sœur! répète encore Dolerval au désespoir : elle m'est à jamais ravie! Elle n'est pas libre! Sa sœur! Bovile, malheureux Bovile, vous avez donc perdu la mienne?

Vous êtes Bovile, me dit aussi-tôt le

frère aîné de Madame d'Etioles. Eh bien ! cette femme si généreuse , si belle , si respectable , que j'ai tant offensée , dont j'ai cruellement aggravé l'infortune & méconnu les vertus , elle est donc à vous ? Voilà donc votre épouse ? — Non , répond Emilie , qui dans ce moment revenoit à la vie , non , répond-elle en montrant Madame d'Etioles : la voilà , son épouse.

— Comment ! reprend Murville..... Eh oui ! ma sœur.... Libre , enfin !.... Bovile.... vivant ! qui se croit veuf !.... Oui , je me rappelle ce que Doler-val..... Je comprends ; Monsieur se trouve le mari de deux femmes. A ces mots , il tend la main à Madame d'Etioles , la regarde d'un air de compassion , & mêle ses larmes aux siennes.

Nous ne saurions cependant quitter trop tôt ce lieu d'horreur. Murville propose qu'on le reporte dans sa chaise

de poste ; que Lafleur y soit mis à ses côtés , & que quelqu'un garde Varmont , jusqu'à ce que l'on puisse le revenir chercher. Mais la trop bonne Emilie ne veut pas que son exécration frere reste dans cette espece de délaissement. Elle demande , ou plutôt elle ordonne , car maintenant plus que jamais ses desirs font des ordres ; elle ordonne que Murville & Lafleur soient mis dans le fond de la berline , dont elle-même occupe avec Madame d'Etioles le siege de devant. Ainsi ses deux persécuteurs lui doivent encore le plaisir douloureux & consolant de pouvoir lui renouveler les assurances de leur repentir. Ainsi mes deux malheureuses épouses , assises l'une auprès de l'autre , se serrent , s'embrassent , & peut-être adoucissent leurs douleurs en les confondant. Ainsi l'exécration assassin de celle que nous chérissions

tous , est seul jetté dans la chaise de poste , enfanglantée de ses mains cruelles , mais où sa rage désormais impuissante ne s'exhale plus qu'en imprécations.

Quant au malheureux postillon de Murville , je fais charger son corps sur un cheval. Dolerval & moi désolés , nous nous tenons aux portières de cette berline , où gémissent les plus chers objets de notre tendresse. On part : tout le triste cortège regagne la ville , au plus petit pas des chevaux.

Un homme s'étoit détaché pour aller avertir les gens de l'art ; en arrivant au logis , nous les y trouvons. On examine d'abord les plaies de Murville. Rassurez-vous : ce vaillant jeune homme , si généreux , si noble au sein même de ses égaremens , ce jeune homme , corrigé par une leçon terri-

ble, nous sera conservé pour offrir à ses pareils l'exemple d'un amendement que je crois entier. La balle ayant glissé sur sa poitrine, n'y a laissé qu'une légère meurtrissure. Il a d'ailleurs, dans cette lutte inégale, déployé tant d'adresse, que son bras droit fut seulement frappé : encore il se trouve fort heureusement que les deux blessures ne sont pas profondes.

Mais, comment l'injuste fortune a-t-elle également favorisé ce scélérat de Varmont ! Le coup de pistolet que son propre valet lui a tiré, n'a fait, pour ainsi dire, qu'effleurer l'épaule ; & des trois coups d'épée dont j'ai terrassé l'infâme, pas un n'est mortel. Les douleurs que Murville commence à ressentir, l'empêchent de fermer les yeux : & déjà ce Varmont peut dormir ! Je tremble que, pour le malheur & l'opprobre du genre humain, nous ne lui

rendions ce monstre. J'aurois donc bien à me repentir de n'avoir pas doublé mes coups !

Tout au contraire, l'infortuné Lafleur, trop éclairé par les questions que nous étions obligés de lui faire, & par les douleurs plus atroces qu'il ressentait, a bientôt deviné ce que le médecin nous avait dit tout bas : *je suis sans doute empoisonné*, criait-il sans cesse. Enfin, comme les remèdes ne lui donnoient aucun soulagement, & que les convulsions devenoient plus fréquentes & plus fortes, il a demandé qu'Emilie, Dolerval & moi, nous vinssions recevoir ses derniers aveux ; & voici, Dorothee, à-peu-près tout ce que vous pouvez ignorer de ce qu'il nous a dit, mais dans des termes dont je n'essaie pas de vous rendre exactement la naïve grossièreté.

„ Lorsqu'à Brest j'amenai cette bar-



„ que à mon maître , j'ignorois ce qu'il  
„ exécutoit à bord du *Centaure*. Le  
„ crime une fois commis , Varmont  
„ me déclara que si je le trahissois , il  
„ avoueroit tout ; mais qu'en même-  
„ temps il soutiendrait que j'étois son  
„ complice , & qu'il le soutiendrait  
„ jusqu'au dernier moment : bientôt  
„ il fut que sa victime respiroit ; alors  
„ il me chargea d'aller achever ce  
„ qu'il appelloit *notre opération*. La  
„ crainte que le premier crime ne se  
„ découvrit , & que Varmont ne me  
„ conduisît après lui *sur la roue* , me  
„ déterminâ. Mais *je n'étois pas assez*  
„ *brave pour une action pareille ; cepen-*  
„ *dant je fis accroire à mon maître que je*  
„ *m'étois bien acquitté de sa commission.*  
„ Varmont , qui sans doute méditoit  
„ déjà ma perte , me retint à son ser-  
„ vice ; & moi , malheureux , j'y res-  
„ tai , parce que les menaces de ses

„poursuites m'effrayoient , & sur-  
„tout , je le confesse , parce que j'ef-  
„pérois obtenir enfin tout l'or qu'il  
„m'avoit promis pour ma récom-  
„pense ; il continuoit *de m'amuser*  
„*par de belles paroles* , jusqu'à ce qu'il  
„trouvât l'occasion favorable *de me*  
„*mettre à l'ombre*. Enfin , dans les  
„premiers jours de ce mois , il me dit  
„qu'il vouloit forcer à se battre avec  
„lui M. Murville , qui , l'ayant in-  
„sulté , refusoit de lui faire raison. Je  
„ne puis l'obliger à cela dans Brest ,  
„où il a beaucoup d'amis , pour-  
„suivit-il , & je me garderai bien d'y  
„paroître ; *mais cours-y , toi , mon*  
„*cher Lafleur* , & dès qu'il aura le  
„*malheur* de sortir de cette ville ,  
„suis-le par-tout , & ne manque pas  
„de m'écrire. *Pauvre diable , j'ai*  
„*donné dans ce piège*. Mon maître est  
„accouru , sur ma première lettre , dans

„ les environs de Tours, où depuis  
„ quatre jours M. Murville se tenoit  
„ caché. Je ne favois encore pour-  
„ quoi; *mais c'étoit hier mon mauvais*  
„ *jour.* Dès le matin, je rendis  
„ compte à Vermont de ce que m'a-  
„ voit dit le postillon de M. de Mur-  
„ ville, *avec qui je venois de boire :*  
„ que son maître espéroit retourner  
„ le soir même à sa terre, *avec*  
„ *un petit camarade.* Il faut l'atten-  
„ dre à son passage, *s'écria-t-il avec*  
„ *beaucoup de satisfaction.* En effet,  
„ nous allâmes, dès avant midi, faire  
„ sentinelle où vous savez; & comme il  
„ faisoit nuit noire, j'entendis le bruit  
„ d'une chaise de poste, & je crus dis-  
„ tinguer la voix de Jams qui excitoit  
„ ses chevaux. Bon! me dit mon coquin  
„ de maître; mais toi, mon cher Lafleur,  
„ ajouta-t-il en tirant de sa poche une fiole  
„ d'eau-de-vie, qu'il fait que j'aime à la  
„ rage,

” *rage , commence par boire un coup ,*  
” *prends des forces , car j’aurai peut-être*  
” *besoin que tu m’aides. Moi , je me suis*  
” *dépêché d’avalier , & je n’ai dit qu’a-*  
” *près : mais , Monsieur , je n’ai pas*  
” *d’armes. C’est ce qu’il faut , poltron !*  
” *m’a-t-il répondu avec brutalité : vous*  
” *m’aviez trompé , gredin ? Eh bien !*  
” *regarde - moi faire à présent , & ne*  
” *bronche pas , car je te brûle la cer-*  
” *velle. Aussi-tôt il s’est élancé sur la*  
” *route ; & dès qu’il a pu reconnoître la*  
” *livrée de M. Murville , il a tiré pres-*  
” *qu’à bout-portant sur le pauvre Jams ,*  
” *qu’il a tué. Vous savez tout le reste. ”*

Dorothée , il ne nous a pas fallu moins d’une heure pour recueillir cette déchirante confession , à chaque instant interrompue par les souffrances de l’infortuné qui la faisoit. Enfin , il a demandé mille fois pardon à sa maîtresse , émue de terreur & de pitié.

Puis il a voulu qu'elle lui donnât sa bénédiction ; & bientôt après , trop heureux de voir arriver le terme de ses douleurs , il a rendu le dernier soupir.

Cependant , comment vous peindre l'admirable conduite de votre sœur dans tout le cours de cette nuit funeste ? Voyez notre Emilie s'inquiéter du long assoupissement de son assassin , ne nous quitter que pour aller vous apprendre une partie de ses nouveaux malheurs ; revoler au chevet de Varmont , qu'elle appelle son frere , mais qui ne l'entend pas ; courir à celui de Murville , que ses tendres soins étonnent & consolent ; tâcher de rendre quelque courage à Dolerval au désespoir ; me fortifier moi-même contre la fortune si cruelle ; mêler ses pleurs aux pleurs de Madame d'Étioles ; hélas ! & gémir sur le lit de mort de l'infortuné complice de Varmont.

Mais, d'un autre côté, pénétrez-vous du triomphe dont jouissent, au sein même de l'infortune, ses vertus si long-temps persécutées, son innocence si tard reconnue. Représentez-vous ma chère Eléonore peut-être moins accablée de ses peines que des peines de son amie; & Dolerval se reprochant avec amertume l'injuste jalousie qu'il a pu nourrir, les soupçons outrageans qu'il fut tenté de concevoir; & Murville toujours plus convaincu de ses torts, plus repentant de sa conduite passée, plus désolé de n'avoir pas mérité l'estime de cette femme adorable! Oui, comme tu le disois bien, Dolerval, s'écrie-t-il, adorable!

Tâchez sur-tout de vous imaginer à quel point m'enchanté & me désespère la vue de ces deux femmes, sinon également idolâtrées, du moins également accomplies. Tâchez de

160 *Emilie de Vermont,*  
vous peindre tout ce que les diffé-  
rens tableaux qui frappent mes yeux ,  
ont pour moi d'horreurs & de char-  
mes !

DU MÊME A LA MÊME.

Toujours du 12 décembre , 5 heures du soir.

PLEUREZ : vous n'avez plus de  
frère. Félicitez-vous : la terre est dé-  
livrée d'un monstre.

Midi venoit de sonner ; elle ne  
quittoit plus le chevet de son lit ;  
elle attendoit impatiemment la fin  
du pénible sommeil dont il paroïsoit  
accablé. Le voilà qui , se réveillant ,  
porte sur sa sœur un farouche re-  
gard ; il la reconnoît , & , furieux , s'é-  
lance vers elle. La chere enfant jette  
un cri de terreur , & fuit. Soudain je  
me précipite , & j'arrête le barbare :

il étoit temps ! encore une seconde , il alloit la saisir : c'en étoit fait d'Emilie ! Cependant l'ardente fièvre commence aussi-tôt , & lui donne des forces prodigieuses : j'allois succomber , s'ils n'étoient accourus tous ensemble à mon secours. Ce tigre , altéré de sang , tourne alors sa fureur contre lui-même. Il se roule par terre , il se déchire , il met en pièces les appareils qui couvrent ses plaies. On veut d'abord l'en empêcher. Je m'écrie : non ; laissez ses destins s'accomplir ; ne vaut-il pas mieux qu'il meure ici que sur la place publique ? ses forfaits n'ont-ils pas assez désolé sa famille ? voulez-vous que , par un effet de nos affreux préjugés (1), il aille

---

(1) *Le crime fait la honte & non pas l'échafaud.*  
Cette belle maxime est désormais consacrée par un bon décret & par un grand exemple.



encore la déshonorer sur un échafaud ? & d'ailleurs quel bourreau porteroit sur ce scélérat une main assez dégoûtante ! Laissez , laissez l'infâme exécuter l'arrêt du fort vengeur. Il n'y a que Varmont lui-même qui puisse dignement se charger du supplice de Varmont.

Dorothée , je vous respecte trop pour vous rapporter les horreurs que sa bouche impure a vômées. Je ne vous affligerai point du récit de ces rêves continuels qui l'environnoient des spectres les plus épouvantables. Je ne vous dirai point dans quel affreux délire il a passé les cinq dernières heures de son effrayante agonie. Mais soyez sûre que cet enfer , auquel vous croyez , n'a pas de tourmens comparables.

Enfin , il vient de mourir. Il vient

de mourir en reniant sa famille , sa patrie & son Dieu.

Du moins sa sœur n'étoit pas là pour lui fermer les yeux. Tendre & crédule Emilie , elle espéroit encore dans les bontés du ciel. Elle demandoit à tout le monde un confesseur pour son frere; & comme personne ne couroit assez vite au gré de ses desirs , elle-même , en ces momens de trouble , s'est échappée , dans l'intention de ramener un consolateur à Varmont. Misérable enfant , elle a couru chercher au dehors un nouveau sujet d'affliction !

---

ÉMILIE DE VARMONT  
A DOROTHÉE.

Tours, 16 décembre 1782. 3

APRÈS tant d'éclaircissemens funestes, après un si terrible éclat, ma sœur, il ne convenoit pas que Dolerval & Bovile restassent plus de vingt-quatre heures dans les lieux où gémissent la malheureuse Eléonore & la triste Emilie. Depuis trois jours ils sont partis ensemble; ils sont allés porter sur les mers leurs chagrins & leurs espérances. Oui, leurs espérances. Oui, Dorothée; les adieux que nous a laissés Bovile, ont relevé mon courage presqu'abattu.

Le gouvernement qui pese sur mon pays, ne peut long-temps se soutenir encore, a-t-il dit; un régime de fer

& de boue , déshonore le peuple qu'il opprime , & commence à lasser son étonnante patience. Cependant ses ennemis , frappés d'un esprit de vertige non moins inconcevable , au-lieu d'alléger le joug , l'appesantissent chaque jour. Bientôt la mesure est comblée : bientôt il faut que ma patrie périsse , ou se régénere. Ah ! je veux espérer que le Dieu protecteur de la France , veillant toujours sur elle , la soutiendra dans les convulsions de cette crise , redoutable sans doute , mais qui seule , après quelques momens d'angoisse , peut lui rendre tout l'éclat de sa première jeunesse , avec une vigueur désormais inaltérable , & la replacer au premier rang entre les nations. Alors on verra subitement tomber une foule de préjugés , anciens & petits , comme l'ignorance

& la superstition qui les firent naître. Alors, s'écria-t-il en me serrant la main, votre chère Dorothée ne gémitra plus ; car les cloîtres ouverts seront forcés de laisser échapper leurs victimes ; alors, ce pauvre M. Sévin, maintenant si malheureux, pourra trouver quelque consolation sur la terre ; car le célibat, poursuivi jusqu'au sein de l'église, ne dévorera plus des générations entières. Alors sur-tout, continua-t-il en se jettant aux genoux de Madame d'Etioles, on n'entendra plus nos tribunaux retentir de ces demandes en séparation, poursuivies avec un si grand scandale, obtenues au prix de tant de honte, & dont l'effet unique est de condamner des jeunes gens séparés, mais non défunis, à se traîner, jusques dans leur tombe, entre les maux du célibat ou

les crimes de l'adultère. Alors se trouveront véritablement détruites ces unions si mal nommées de *convenance*, ces mariages que contractoient si subitement des jeunes gens trompés, qui, ne s'étant mutuellement informés que de ce qu'ils possédoient de richesses, croyoient assez se connoître, & souvent ne pouvoient plus que se détester, lorsqu'en effet ils se connoissoient bien. Alors on verra s'empresser à devenir époux & peres de famille, d'autres hommes non moins malheureux, qui, sans cesse effrayés de l'exemple des mariages présens, n'osant risquer de prendre une femme qui dût être éternellement la leur, faisoient tôt ou tard métier de séduire la femme d'autrui. Combien de loix cependant pourront valoir à ce grand empire la prompte régénération de ses mœurs; à des millions d'indivi-

du, la fin de leur infortune ou le commencement de leur bonheur ? une seule : la loi qui leur rendra le divorce, le divorce dont l'effet certain est d'empêcher qu'il devienne jamais nécessaire d'y recourir, le divorce qui, présentant sans cesse à chacun des époux un frein salutaire, leur impose l'étroite obligation de continuer dans le mariage ces mutuels égards, ces attentions délicates, ces tendres soins, ces empressements flatteurs, dont leur amour naquit & pourra chaque jour s'accroître. Aussitôt qu'elle sera proclamée, cette loi bienfaitrice, mille époux briseront leurs chaînes journallement arrosées de larmes, leurs chaînes forgées sous le joug de l'indissolubilité ; mille amans formeront, sous de plus favorables auspices, l'union désirée ;

firée ; Dolerval obtiendra celle qu'il aime ; & Boville , l'heureux Bovile , retrouvera son Eléonore.

Telles ont été ses dernières paroles , que notre crédule tendresse a recueillies sans effort , & qu'elle aime à se rappeler.

Cependant cet espoir trop éloigné ne soutient pas assez mon amie contre ses regrets ; hélas ! & le dirois-je si l'infortunée ne le disoit sans cesse , contre ses remords. Je la vois , quoi que je puisse faire , tomber dans une profonde tristesse dont je redoute les suites pour elle autant que pour l'innocente créature qu'elle est désespérée de porter dans son sein.

Encore si le spectacle de son affliction me poursuivoit seule ! mais un autre spectacle , non moins pénible , quoiqu'il n'ait qu'une fois affligé mes regards , me tourmente sans



170 *Emilie de Varmont,*  
relâche de son déchirant souvenir. Ah  
 plains moi. Plains moi.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Tours, le 4 Janvier 1782.

IL y a fix jours que j'ai reçu ta  
lettre, ma chere Dorothee : c'est le  
vif chagrin qu'elle m'a causée, qui  
m'a jusqu'aujourd'hui privée de la con-  
solation d'y répondre. Malgré les torts  
de Madame de Varmont, j'ai dû pleu-  
rer sa mort prématurée : j'ai dû pleu-  
rer ma mere. Comme toi, je ne  
doute pas que ce ne soit la nouvelle  
des forfaits de son fils, trop tôt ré-  
pandue par la voix publique, qui l'ait  
avant le temps précipitée dans son  
tombeau. Combien elle aura souffert  
dans ses derniers momens ! O ! mon  
Dieu, Dieu de justice & de bonté,

ses douleurs ont trop expié ses fautes ;  
& pardonnez-lui comme je lui par-  
donne.

Tu me dis, ma sœur, que rien ne m'empêche plus de venir dans ta solitude recevoir & prodiguer les consolations qui nous sont mutuellement nécessaires. Permets pourtant que je diffère : l'infortunée d'Etioles a besoin de moi. Je dois la suivre dans le village où bientôt elle va cacher la fin de sa grossesse & ses couches ; ensuite , & c'est en son nom que je te le promets , nous irons nous réfugier dans ton couvent. M. Murville , déjà remis de ses blessures , est maintenant à Brest : cependant il a fait espérer à sa sœur qu'il l'accompagneroit jusqu'à Paris , lorsqu'elle iroit s'y établir avec moi près de ma chere Dorothee. J'ai déjà pris tous mes arrangemens en consé-

172      *Emilie de Vermont,*

quence, ma sœur; car je te connois : tu n'exigeras point qu'au moment de sa plus grande détresse j'abandonne mon amie.

Quant au sujet d'affliction dont tu m'accuses de vouloir te faire un sujet, Dorothée, je vais te l'apprendre. Je vais te rapporter de longs détails que, dans les premiers momens d'une agitation plus cruelle, j'avois heureusement presque tous oubliés; mais que depuis, par l'effet de je ne fais quelle propension fatale qui me force à m'en occuper sans cesse, je ne me suis que trop bien rappelés.

Ma chere Dorothée, il avoit dans un accès de sa fièvre ardente, il avoit encore essayé d'immoler sa sœur; il se débatoit vainement dans les angoisses d'un effrayant délire; je n'attendois plus rien pour lui que de

la miséricorde d'un Dieu très-clément. Je croyois que les consolations toutes puissantes de la religion dissiperoient l'affreuse aliénation de son esprit. Depuis midi, je demandois un confesseur, qui n'arrivoit pas. Enfin, dans un de ces momens terribles où les fureurs de ces malheureux occupent tout le monde, je m'échappe. Ce n'est pas dans cette ville de Tours, où je ne connois personne, que je vais demander un prêtre. Non, je cours au village voisin ; bien persuadée que le curé de Saint-Cyr ne me refusera pas ses secours.

En moins de rien j'arrive au presbytere. C'est Rouffel, cet ancien domestique de Madame d'Etioles, qui m'ouvre la porte, & me demande, d'un air étonné, ce que je veux. — Parler à M. Sévin, lui dis-je. — **A** M. Sévin, Mademoiselle ! — Mais

oui. — A M. Sevin ! Mademoiselle en est elle bien sûre ? — Eh , bonne question ! m'écriai-je. En même-temps je pouffe un peu le domestique , & j'entre. — Allons , Mademoiselle ! je ne suis pas fait pour employer la force contre vous ! Voyez dans le jardin.

J'y cours : M. Sévin ! venez vite ! — Bon ! s'écrie-t-il : est-ce qu'elle est là ? — De qui me parlez-vous ? — Eh ! mais , d'elle apparemment ! Eh de qui parlerois-je ? — Nous ne nous entendons pas ! C'est auprès d'un malade que je vous prie de venir , pour lui rendre les derniers devoirs. — Ah , n'est-ce que cela ? s'écrie-t-il , en retournant sur ses pas. — Mais c'est un de mes parens qui se meurt. — Eh bien donc , rien ne presse. Au reste , que venez-vous m'entretenir de mort ? ne parlons que de mariage. —

Mais mon.... — Je ne peux pas ,  
belle dame ! Elle n'a qu'à venir pen-  
dant que je suis dehors ! jugez. —  
Mon oncle !

A ce mot il se retourne ; & l'air  
dont il me regarde , me confirme  
une triste vérité , que , dans le trouble  
extrême où j'étois , je ne pouvois  
pas plutôt appercevoir.

Oui , dit - il avec une grande dou-  
ceur ; c'est ainsi qu'elle m'appelloit !  
Vous la connoissez donc ? — Mon  
cher oncle !

Et dans ce premier mouvement de  
surprise & de compassion , je fais  
un geste pour lui prendre la main.  
Ne touchez pas ! s'écrie-t-il en la re-  
tirant , ne touchez pas.... Elle l'a bai-  
fée , ma main ! Et tenez : voyez-vous  
la place ?.... O ! douce amie ! bien-  
aimée ! C'est ici qu'elle a laissé tom-  
ber une larme.... Mes lèvres aussi-

tôt l'ont recueillie ; & je l'ai sentie sur mon cœur.... Prenez-donc garde ! Vous allez donner du pied contre ce chevre-feuille ! J'aimerois mieux qu'on me marchât sur le corps. C'est elle qui l'a palissé ! Aussi j'en ai grand soin. Les autres résistent fort bien aux hyvers ; mais celui-ci doit être infiniment tendre , & pour plus de sûreté, je l'empaille.... Oui, venez par ici : ces fleurs que voilà, je les ai rentrées dans cette espee de ferre, parce qu'il faut que je les conserve jusqu'à la fin de ma vie : imaginez qu'elle les a cent fois arrosées. Croyez-vous qu'elle ne fera pas, quand elle reviendra, charmée de retrouver tout cela dans le meilleur état possible ?

Dorothee , tandis qu'il me parloit ainsi, je n'étois pas tranquille. Je me rapprochois peu-à-peu du presbytete.

Vous vous éloignez de ce bosquet , me dit-il , vous faites bien : l'amour n'est là qu'un Dieu terrible. C'est - là qu'une jalousie bien injuste a déchiré mon cœur ; c'est - là qu'à commencé ma maladie. Quelle maladie , mon Dieu ! J'en ai pensé mourir ! J'en serois mort sans Dolerval. Je m'étois mis en tête qu'elle me le préféroit ! Je ne sentois pas qu'elle ne pouvoit me laisser voir sa tendresse que lorsqu'on marieroit les prêtres. C'étoit moi qu'elle aimoit , & non pas Dolerval ! Il me l'a dit lui-même , le cher ami. Comment donc ! il a mieux fait, un jour.... j'étois prêt à m'en aller dans l'autre monde, ce jour - là ; je ne pouvois ni manger , ni dormir ; méchant d'ailleurs ! grondant sans cesse ! frappant à propos de rien le tiers & le quart ! Eh bien , Madame , voilà qu'il arrive , le cher



ami ! voilà qu'il m'amene de Paris un gros Monsieur de bonne mine & de bonne humeur ! brave homme encore ! qui n'avoit pas peur de moi ! & savant ! Il parloit latin comme moi-même ! Madame , ce galant homme , c'étoit le pere de la douce amie ! Ne vous chagrinez pas , me dit-il enfin : elle vous aime , elle revient demain ! Demain on marie les prêtres !

Je me trouvois alors dans la cour , ma sœur , & je me hâtois de gagner la porte : un moment , dit-il , entrez dans la maison. Je n'en voulois rien faire , il me retient par le bras. Aussitôt Roussel m'avertit tout bas de ne lui point résister , & m'affure qu'il ne me fera pas le moindre mal. Sur le champ je cede à ses instances. A peine nous mettons le pied dans la salle à manger , qu'une nuée d'oiseaux s'abat sur nous ; plusieurs à l'envi

répètent : *Juliette, Juliette.* Et bientôt l'un d'entre eux prononce très-distinctement : *vient demain.* Oui, dit mon malheureux oncle, en faisant un saut de joie, oui ! parce que c'est demain qu'on marie les prêtres ! Je l'attendois aujourd'hui cependant, poursuit-il en me montrant le couvert mis ; mais je me suis trompé. C'est demain ! c'est demain qu'on marie les prêtres !... En attendant qu'elle paroisse, venez l'entendre.

A ces mots il me mene dans la piece voisine, s'assied près du piano, prend sa basse, prélude, & veut me persuader qu'une femme chante & qu'il l'accompagne. Bientôt son instrument échappe à sa main tremblante. Il écoute dans un recueillement profond. Il écoute ! il écoute ! Enfin il tombe à genoux : douce amie ! bien-aimée ! fille enchanteresse ! ame de

ma vie ! vient donc ! ne tarde plus !  
Viens demain ; c'est demain qu'on  
marie les prêtres.

Et moi, ma sœur, témoin de ses  
transports insensés, je ne puis retenir  
les pleurs qui me suffoquent. Je ne  
puis retenir cette exclamation, sans  
doute indiscrette : pauvre M. Sévin !

Ne me plaignez pas, s'écrie-t-il,  
je suis le plus heureux des hommes.  
Je l'ai de la forte entendue toute la  
journée ! Toute la nuit, je croirai la  
voir ! Mais c'est demain que réelle-  
ment je la verrai ! Mais c'est demain  
qu'elle arrive, parce que c'est de-  
main qu'on marie les prêtres.... Al-  
lez, maintenant, allez. Vous atten-  
driez trop long-temps : elle ne chan-  
tera pas avant deux bonnes heures.  
Vous entendez qu'autrement elle *s'a-*  
*bymeroit* la poitrine.... Et si tu mou-  
rois, Juliette ! si tu mourais ! le  
monde

monde entier, l'univers que tu charmes, aussi-tôt s'anéantiroit.

Enfin nous étions à la porte, & vraiment j'étois pressée de me dérober à ce spectacle à-la-fois trop douloureux & trop attendrissant. Ah ! puisque vous la connoissez, me dit-il, tâchez de la joindre ce soir. Parlez-lui de celui qui l'adore : dites-lui bien que j'ai soigneusement conservé tous ses plus doux souvenirs, que je brûle pour elle, que je l'attends avec l'impatience d'un amant. Ah ! qu'elle vienne, la douce amie ! Qu'elle vienne demain ! C'est demain qu'on marie les prêtres !

O Dorothee ! ma chere Dorothee, voilà donc ce que c'est que la raison humaine ! Hélas ! voilà donc le fruit de mes imprudences ! Insensée ! dans quels lieux suis-je venue chercher un asyle contre les passions !

Par-tout où je me suis montrée, j'ai porté le désordre ! De quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois que des malheureux ! des malheureux que j'ai faits ! pauvre M. Sévin !.... Et ce jeune homme ! ce jeune homme est-il donc moins à plaindre ? M'adore-t-il moins ? Ne sommes-nous pas séparés de même ? Puis-je davantage être à lui ? .... Dolerval, ma sœur, Dolerval est-il moins à plaindre ? Oui sans doute ! car il est ai.... Dieu ! qu'allois-je écrire ? Quelles pensées me poursuivent ? Presque sous les yeux d'un époux ! presque sur le tombeau d'une mère ! Ah ! misérable Emilie.

---

DOROTHÉE A ÉMILIE DE VARMONT.

À Paris, le 9 janvier 1783. ❧

Oui, chere & généreuse Emilie, viens un jour consoler ta sœur ; viens, mais commence par sauver ton amie.

Dis-lui pourtant, à cette intéressante Madame d'Etioles, dis-lui d'avance qu'à la maniere dont je saurai l'accueillir, elle verra si je ne suis pas la digne sœur d'Emilie.

Tiens cependant : verse encore des larmes, des larmes ameres. Lis cette lettre écrite toute entiere de la main de Madame de Varmont ; on ne l'a trouvée qu'à l'ouverture de son testament. Lis ; tu vas frémir ; mais du moins tu verras que notre mere, en mourant par un crime, avoit peut-être mérité que ses filles pussent venir lui fermer les yeux.

184 *Emilie de Varmont,*

Adieu , chere Emilie , pardonne  
cette courte lettre au chagrin que me  
cause celle que je t'envoie. Adieu.

MADAME DE VARMONT  
A SES FILLES.

Paris, le 23 décembre 1782.

Dans quel abyme je me trouve per-  
due , juste ciel ! un coup de foudre y  
jette sa lumiere subite , affreuse , épou-  
vantable. Je vois , presque à mes côtés ,  
gémir , sous des habits de deuil , cette  
enfant que sa mere enterra vivante ;  
& plus loin , .... seulement à quelques  
pas : un monstre ! .... né de moi ! ...  
Mon fils , mon digne fils ! boit le sang  
de sa plus jeune sœur ! Mes yeux ont  
vu.... trop tard ! & vont se refermer  
à jamais.

Vous , cependant , que j'ai si cruel-

lement immolées, vous, mes filles, qui n'avez dû jusqu'à présent respirer que pour me haïr, apprenez enfin que peut-être vous devez me plaindre.

Moi aussi, des parens barbares m'ont sacrifiée! & plus inhumainement peut-être, au lit de l'hymen, que vous, Dorothée, aux autels de la religion. Une passion, déjà brûlante en sa naissance, dévorait mon cœur. On m'amène ce M. de Varmont. Eh! qu'importent à mon adolescence avide des seuls plaisirs que recherche la nature en sa simplicité grossière, qu'importent les talens, les blessures & les victoires d'un grand homme? Ce n'est ni le plus expérimenté, ni le plus brave, ni le plus fameux que je vous demande. Le plus jeune & le plus ardent, voilà pour moi le plus aimable; & déjà mon choix est fait: vous n'avez qu'à le confirmer. Malheureuse! ou



ne m'écoute point : on m'arrache l'objet de mes vives tendresses ? Esclave, on me jette dans les bras de cet inconnu ! De quel effroi je suis saisie, dès que je peux connoître, dans toute leur étendue, les devoirs qu'on vient de m'imposer. Ces liens dont je suis garottée, ils sont indissolubles ! Je dois, sans ressource & sans relâche, traîner jusqu'au tombeau ma chaîne abhorrée.

Le désespoir s'empara de mon ame, de cette ame impétueuse dans sa haine comme dans son amour. Ecoutez, mes filles, & rougissez de ma honte ; & frémissez de l'excès du malheur qui m'arrache un aveu pareil : mon sexe, toujours opprimé, n'a qu'un moyen de vengeance, mais prompt, facile & sûr. Je me hâtai de l'employer. Qu'elle soit donc moins étonnée, la pauvre Emilie ! Elle &

son assassin n'eurent pas le même père. Cet atroce jeune homme n'appartenoit qu'à Madame de Varmont. Il ne fut ni l'enfant de l'hymen, ni l'enfant de l'amour, mais le fruit prémédité de l'adultère &... ma main tremble ! .. & ... je l'écrirai néanmoins ! & de la prostitution.

Ce n'est pas tout, je n'avois point commis de tels excès pour les cacher à celui qui ne devoit pas s'en consoler ; j'en attendois même quelque fruit : j'espérois que nos nœuds alloient être aussi-tôt brisés. Il en arriva tout autrement. Je n'obtins de mon stoïque mari que les persécutions d'une jalousie plus tyrannique. Le prétendu héros fut assez lâche, pour tourmenter encore, de son odieux amour, une épouse froidement infidelle, & que son opprobre sembloit énorgueillir. Malgré mes larmes, il me donna, dans ses tendres fureurs, deux en-

fans.... O vous, mes filles ! pardon, je vous détestai, parce qu'assurément vous me veniez de lui.

Cependant je réservoais à mon fils mes fatales tendresses. Je l'élevois dans la haine de ses sœurs. Je me plaïsois à ne lui montrer dans les enfans de son pere que les importuns cohéritiers d'un superbe héritage, que des intrus faits pour lui ravir un jour la plus grande partie de ces immenses richesses, unique & foible dédommagement des tourmens que sa mere enduroit à cause de lui. Le farouche jeune homme ! comme il a profité de son éducation coupable ! Qu'il a payé d'un digne prix mes leçons dénaturées !

Eh bien ! quoique ses crimes, dont un récit peu fidele m'aura sans doute atténué les horreurs, m'aient glacée d'épouvante, son cruel esprit me

possède ! Son ame , insensible au cri du sang , est passée toute entiere en moi. Le barbare , alors même qu'il n'est plus , conseille encore des attentats contre la nature. Ce sont ses fureurs qui m'entraînent ! C'est par un autre forfait que sa mere le va suivre dans la tombe exécrée où ses forfaits l'ont mis !

Adieu , mes filles , ... Les pistolets de votre pere sont là , sur ma table. Je les ai chargés sans frémir ; sans frémir je m'en servirai. Je n'irai pas , laissant le soin de ma destruction aux douleurs d'un poison lent , m'exposer aux terribles secours de l'art ; & foible victime , disputer quelques heures au trépas. Non ; qu'un coup prompt , unique , sans remede , tranche mes destinées ; & qu'au moins ces guerriers , si vains de leur courage , apprennent

qu'une femme aussi peut atteindre à leurs sublimes vertus.

Personne pourtant ne me soutiendra dans le trouble inséparable de ces derniers momens ! Pas un mot consolant ne pourra m'être adressé ! Aucun de mes enfans ne fermera mes yeux !... Tes enfans ? malheureuse ! jamais tu n'en eus qu'un ! C'est celui-là qui t'attend ! qui t'appelle ! qui te presse !... qui te dira , cruelle , qui te dira laquelle de tes filles est la plus charmante ? & laquelle tu rendis la plus infortunée ? ... Hélas ! je ne ferai plus quand elles recevront ce monument de mes inutiles remords. Je n'ai vécu que pour leur malheur : & le genre même de mon trépas , va peut-être leur coûter encore des pleurs ameres.... Mais quelles dangereuses pensées me poursuivent & m'arrêtent !

*ou le divorce nécessaire.* 191

Un moment de foiblesse pourroit me  
faire! Hâtons, hâtons le départ; il  
est trop nécessaire. Emilie, Doro-  
thée, adieu! adieu, mes filles! .... Et  
toi, Varmont, reçois ta mère.

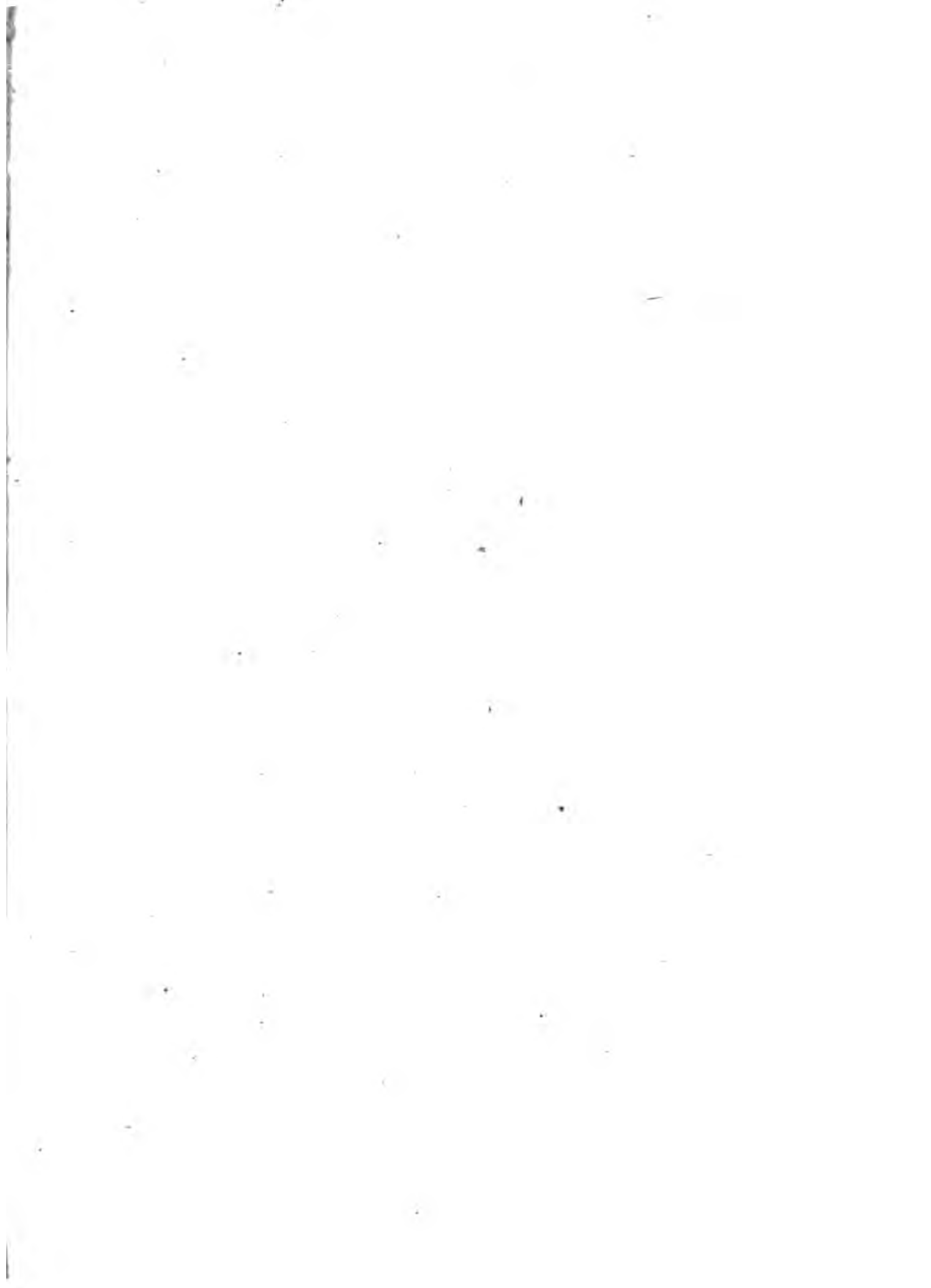
*Fin du troisieme & dernier Volume.*

---

---

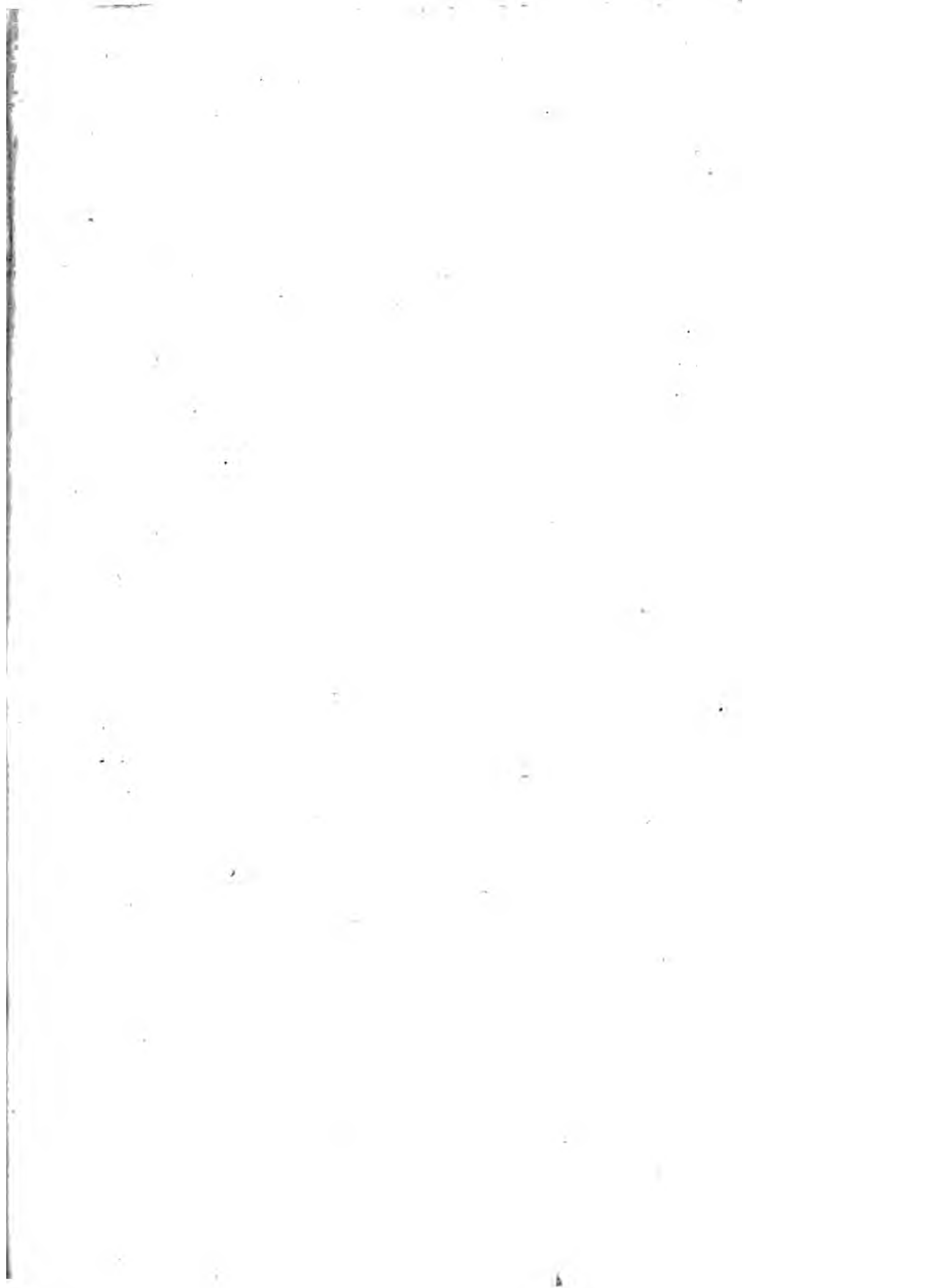
## AU LECTEUR.

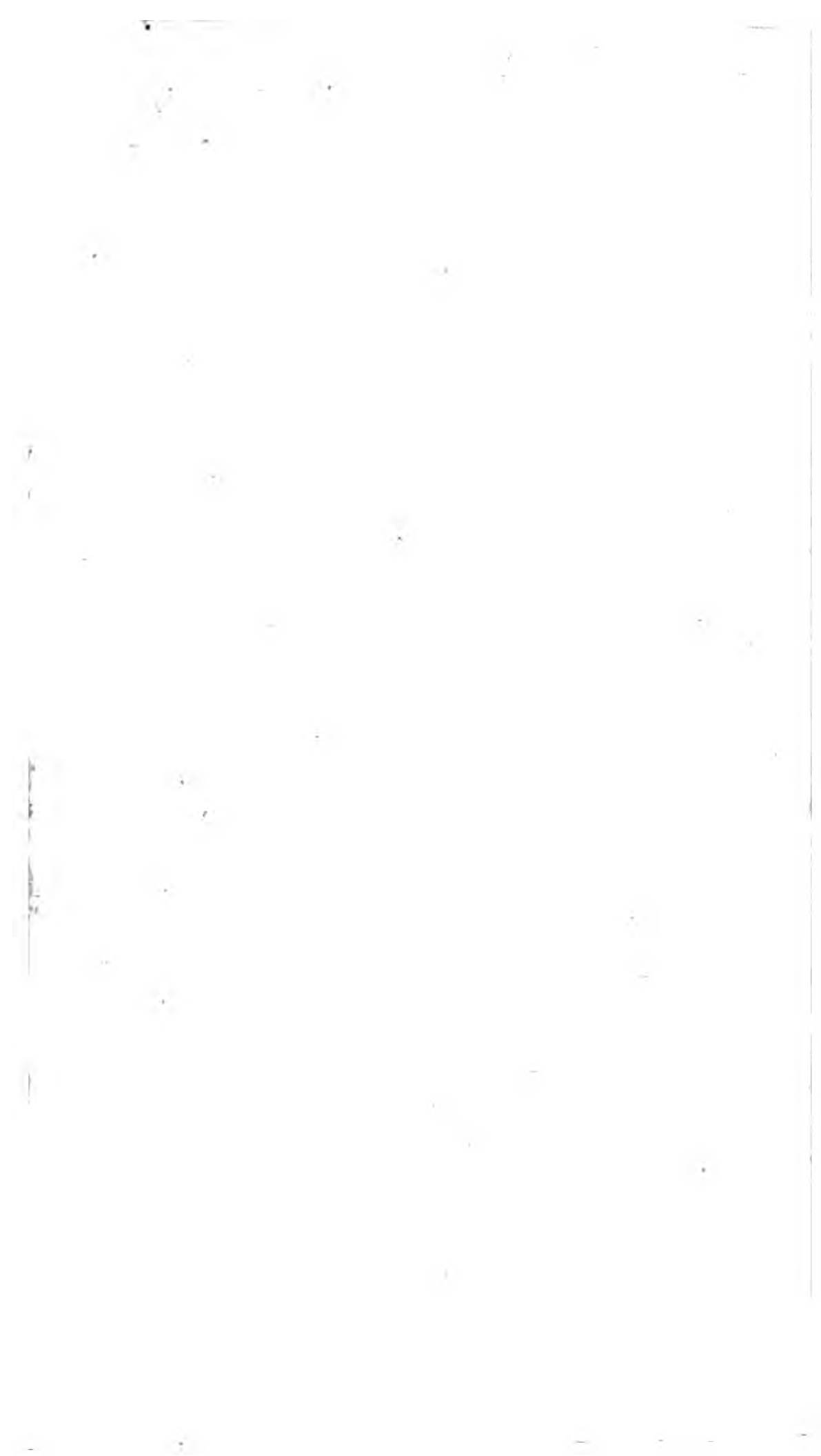
*QUAND l'assemblée nationale aura décrété le MARIAGE DES PRÊTRES & le DIVORCE, il me sera permis de vous donner, dans une très-courte brochure, que vous appellerez un supplément, si bon vous semble, les détails peut-être intéressans d'un triple mariage : celui de Bovile & d'Eléonore, celui de Dolerval & d'Emilie, celui de M. Sévin &..... Je vous le dirai ; je vous dirai quelle femme, assez charmante pour ressembler beaucoup à sa Juliette, a pu rendre au bon curé la raison & le bonheur.*





73741814





Vet. Fr. II A. 1125



ZAHAROFF  
FUND

